

REVUE DE PRESSE

25 SEPTEMBRE 2019

« UN BOULEVERSAINT CRI DE RAGE
INTIME ET POLITIQUE »

LIBÉRATION

« LE CHEF-D'OEUVRE
DU FESTIVAL DE BERLIN »

LES INROCKS

« UN MONTAGE FASCINANT,
UN TEXTE À COUPER LE SOUFFLE »

GRAZIA



NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE

UN FILM DE **FRANK BEAUVAIS**

PRODUCTION JUSTIN TAURAND, MICHEL KLEIN, MATTHIEU DENIAU ET PHILIPPE GRIVEL SCÉNARIO FRANK BEAUVAIS MONTAGE THOMAS MARCHAND CONFORMATION IMAGE ESTHER LAURENT BAROUX SON MATTHIEU DENIAU, PHILIPPE GRIVEL, OLIVIER DENEUX ÉTALONNAGE JULIEN PETRI DIRECTION DE PRODUCTION AURELIEN DESEZ ASSISTANTS DE PRODUCTION LAURA GUYON, MATTHIAS FERRON AVEC LA PARTICIPATION DU CNC CETTE ŒUVRE A BÉNÉFICIE DU FONDS D'AIDE À L'INNOVATION AUDIOVISUELLE DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE L'AGENCE CULTURELLE / RÉGION GRAND EST (AIDE À L'ÉCRITURE) AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION GRAND EST (AIDE AU DÉVELOPPEMENT ET À LA PRODUCTION) ET DE STRASBOURG EUROMETROPOLE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC AVEC LA PARTICIPATION DE CINE+ CE FILM A REÇU LE SOUTIEN DE BROUILLON D'UN RÊVE DE LA SCAM, ET DU DISPOSITIF LA CULTURE AVEC LA COPIE PRIVÉE DISTRIBUTION FRANCE CAPRICCI FILMS PROGRAMMATION FRANCE LES BOOKMAKERS DISTRIBUTION INTERNATIONALE PASCALE RAMONDA PRESSE FRANCE KARINE DURANCE PRESSE INTERNATIONALE MAKYA PRESSE - CHLOE FLORENZ



Inrockuptibles

les films du Belier



SOMMAIRE

PRESSE NATIONALE 4

LE MONDE	4
LIBÉRATION	5
L'HUMANITÉ	6
TÉLÉRAMA	7
LES INROCKUPTIBLES	8
L'OBS	10
LE CANARD ENCHAINÉ	11
POLITIS	12
GRAZIA	13
CAHIERS DU CINÉMA	14
POSITIF	15
SOFILM	17
LA 7ème OBSESSION	18
PREMIERE	20
VANITY FAIR	21
TROIS COULEURS	22
LES FICHES DU CINÉMA	24
LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE	25
VERSION ORIGINALE	26

RADIO/WEB 27

FRANCE CULTURE	27
DIACRITIK	28
SLATE	29
CRITIKAT	31
FIGARO.FR	33
CHAOS REIGN	34
REVUE JEUNE CINÉMA	35
BREF	36
FROGGY'S DELIGHT	38
TRAVELLINGUE	39
LE POLYESTER	40
CHACUN CHERCHE SON FILM	41
SNES	42

BERLIN 2019 **43**

LIBÉRATION	43
LES INROCKUPTIBLES	45
GRAZIA	46
CRITIKAT	47
CINEUROPA	48
ÉCRAN NOIR	49
PANORAMA CINÉMA	51
KOMITID	53

PRESSE INTERNATIONALE **54**

BROOKLYN RAIL	54
THE PLAYLIST	56



Image extraite de « Ne croyez surtout pas que je hurle ». CAPRICCI FILMS

Le long ruban de cauchemars et de rêves de Frank Beauvais

Le réalisateur signe son premier long-métrage, de l'ordre du journal intime, uniquement fait d'emprunts à des films préexistants

NE CROYEZ
SURTOUT PAS
QUE JE HURLE

Il existe dans les limbes du cinéma français une veine discrète mais persistante de films « parlés », faits par une espèce à part de cinéastes-écrivains, qui contrebalancent la toute-puissance des images par l'apagage autrement évocateur des mots. *La Jetée* (1962), de Chris Marker, *In girum imus nocte et consumimur igni* (1978), de Guy Debord, *India Song* (1975), de Marguerite Duras, ou encore *Méditerranée* (1963), de Jean-Daniel Pollet, dont le commentaire est signé Philippe Sollers, ont écrit, chacun à sa façon, cette histoire lettrée du cinéma qui, en s'offrant en contrepoint à sa vocation spectaculaire, en dissociant l'image de la voix, a donné à entendre parmi les plus beaux textes de la seconde moitié du XX^e siècle.

Histoire souterraine et parcellieuse, qu'on croyait enfouie

avec l'aventure du cinéma moderne, mais à laquelle Frank Beauvais, programmateur né en 1970 et auteur d'une petite dizaine de films courts, apporte un chapitre inattendu avec son premier long-métrage, *Ne croyez surtout pas que je hurle*.

De l'ordre du journal intime, le film tient la chronique sur quelques mois, entre janvier et octobre 2016, d'un passage à vide de l'auteur. Sept ans après s'être installé avec son compagnon dans un village perdu au cœur de son Alsace natale, afin de se mettre au vert et de fuir le train de vie prohibitif de la capitale, le cinéaste sort d'une douloureuse rupture d'avec celui-ci.

Montage ébouriffant

Il se retrouve soudainement aux prises avec ce que la vie commune avait momentanément suspendu : l'isolement, le désœuvrement, l'inadaptation à la grégarité du mode de vie villageois, le rejet des traditions qui cimentent encore viscéralement les régions soumises au Concordat, la désér-

Le cinéaste ne retient que quelques secondes, le temps d'isoler un détail, un geste, un motif

tification sociale et culturelle, le silence d'une nature envahissante qui prend souvent un visage brumeux et désenchanté... Alors, l'auteur plonge corps et âme dans un visionnage compulsif de films, trois à cinq par jour, puisés à la manne anarchique et intarissable d'Internet, et dont la matière hétéroclite va constituer précisément celle de son propre film.

C'est là sans doute l'aspect le plus sidérant de celui-ci, dont l'image est uniquement faite d'emprunts à des films préexistants, tous genres, nationalités, époques et formats confondus, assemblés à la faveur d'un montage ébouriffant, comme un long ruban de rêves et de cauchemars, de visions et de surgissements mêlés. Beauvais n'en retient à chaque fois que quelques secondes, le temps d'isoler un détail, un geste, un motif, dans une succession très musicale d'accords et de dissonances.

S'y croisent pêle-mêle un peu de tout : classiques et curiosités, muets obscurs et gialli crapoteux, films expérimentaux et polars est-allemands... Les reconnaître ne représente à aucun moment un enjeu : le plus beau est la façon dont ces images s'anonymisent en prolongeant les affects singuliers de l'auteur, qui les fait siennes et nôtres en même temps.

Ce grand mélange iconographique défile sous nos yeux comme un inconscient en roue libre, se dépose en nous comme l'écume symbolique d'une intériorité aux abois. Et si tout homme ou femme se définit par les images qui l'habitent, celles-ci, qui prennent l'empreinte d'un désespoir, d'un refus du monde, d'une fuite intérieure, constituent sans doute le plus bel *ecce homo* qui soit.

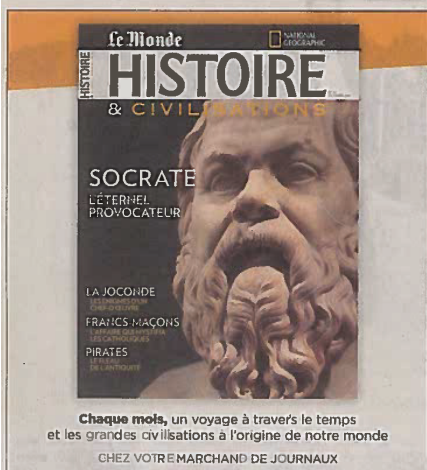
Etranges ou intrigantes, drôles ou hallucinées, les images entretiennent avec le texte lu en voix off des rapports fluctuants, tour à tour illustratifs, ironiques ou mystérieux. D'une langue magnifique, aussi sûre qu'impitoyable, le récit saturnien de l'auteur a tout d'un astre noir. Il plonge sans fausse pudeur dans les gouffres de la dépression et du mal-être, pour en ramener une richesse d'impressions paradoxale, une hyperacuité à double tranchant, car tournée aussi bien contre soi qu'envers les autres.

Mais, ici, le plus personnel est aussi le plus général : entre le désarroi intime du cinéaste et les nouvelles qui lui parviennent, qui d'une France basculant dans l'état d'urgence, qui d'un monde prenant chaque jour des allures plus catastrophiques, il n'y a jamais qu'un pas, souvent franchi. Soit et le monde communiquent à l'endroit du désastre, de la nausée. Ainsi, il n'est pas rare que l'introspection dérive, au détour d'une phrase, vers le pamphlet, voire la diatribe politique, à l'égard de l'ordre néolibéral omniprésent, des normes abétissantes, du conformisme ambiant, largement conspués. Planent alors sur le texte les ombres atrabilaires de Cloran, Schopenhauer, Kierkegaard ou Thomas Bernhard.

Ne croyez pas que je hurle réus- sit ainsi l'impensable : un auto- portrait de cette drôle d'espèce qu'est le spectateur, qui n'existe et ne pense qu'à travers les œuvres des autres, que les images en circulation consolent de la bêtise et de l'hostilité du monde environnant. Substitué d'une vie qui ne saurait être pleinement vécue, la position du spectateur se pale par le sentiment aiguë de sa propre mort au travail. A l'endroit où les considérations esthétiques et existentielles débouchent communément sur la même angoisse du vide, ce film d'une hypersensibilité monstrueuse accomplit dans le champ du cinéma ce que, en peinture, on a pris l'habitude de nommer une « vanité ».

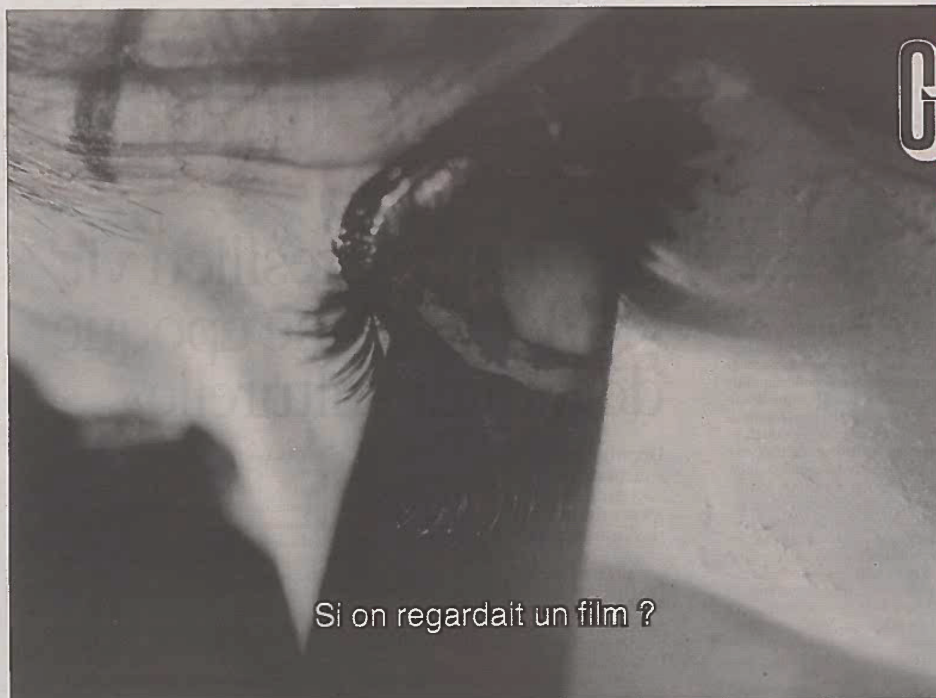
MATHIEU MACHÉRET

Film-essai français de Frank Beauvais (1 h 15).



30

Libération Mercredi 25 Septembre 2019



Si on regardait un film ?

Après une séparation amoureuse, Frank Beauvais a visionné quelque 400 films qui nourrissent le sien. LES BOOKMAKERS, CAPRICCI FILMS

«Ne croyez pas que je hurle», captivant voyage en litanies

Dans une autofiction «cinéfolle» faite d'extraits de films issus de sa collection, Frank Beauvais raconte en voix off sept mois de dépression et de contradictions dans un monde qui s'emballe.

Si vous n'avez jamais affirmé à voix haute que vous arrêteriez de boire en vous versant un verre de vin, ce film n'est pas pour vous. *Ne croyez pas que je hurle* est le récit rétrospectif d'une expérience profonde et radicale de la contradiction, quelque chose comme une dissonance cognitive peu à peu muée en larsen existentiel ou autodévoration baudelairienne et son mantra névrotique «je suis de mon cœur le vampire». On n'avait sans doute pas vu, depuis les sublimes traités d'Abel Ferrara de la connaissance par la perte de soi (*The Addiction*, *The Blackout*...) plus foudroyante vision des gouffres personnels où les choses n'ont plus vraiment de nom, le monde

plus de contours. Pourtant la situation est triviale. Quittant Paris il y a sept ans pour vivre avec un amoureux (qu'il vouvoie) dans un vaste appartement à la campagne, Frank Beauvais revient dans cette Alsace où il a grandi et qu'en réalité il déteste pour un ensemble de particularismes régionaux plus ou moins arriérés faisant office de fiertés locales.

Insomniaque. Le cinéaste (qui a signé quelques courts métrages remarquables dont *Je flotterai sans envie* en 2008) n'a pas le permis, peu d'amis dans le coin, pas assez d'argent mais il a du temps à revendre. Entre tâches ménagères, balade en forêt et navigation sur Internet, l'essentiel de ce loisir mi-choisi, mi-enduré consiste à *binge watcher* jusqu'à cinq films par jour (et par nuit car il est insomniaque). Cette «cinéfolle», comme il la qualifie lui-même, s'aggrave encore durant la période d'avril à octobre 2016, dont le film fait le récit : sept mois à ramper dans l'humour noir d'un tunnel de dépression, après la séparation avec son compagnon, éclairé par la seule lumière vacillante de

quelque 400 films, «épîtres hollywoodiennes pré-code Hays, incunables du cinéma soviétique, films érotiques scandinaves, gialli, pinku, drames allemands, thrillers européens des seventies...» (1). Dehors, comme d'un lointain terrifiant, parvient l'écho d'une année de tumultes incessants où les attentats et la réduction subséquente des libertés publiques, les violences policières contre toutes les formes de protestations citoyennes, la beuglante pa-

Frank Beauvais assume le pari de faire un film sans même sortir une caméra, en ramassant la totalité de ce qui a été vu et aimé dans un étourdissant cadavre exquis de fragments.

renthèse unanimiste du nationalisme triomphant de la Coupe du monde de foot, les noyades de migrants repoussés aux frontières s'emboutissent et déraillent ensemble dans ce qui lui apparaît comme une cohérente course folle vers l'abîme. Alors, il lui faut encore replonger dans le coma des images et dans la contradiction : il se voudrait politiquement engagé mais, craintif, déconnecté bien que suspendu à sa page Facebook, il s'emmure vivant, il voudrait le chaos dehors mais, planqué, il range sa chambre, classe disques et livres pour déstocker. Pas de grands soirs donc, seulement les petits matins, et blafards encore quand le miroir lui renvoie le reflet maussade du «quadra cellulaire, aux traits bouffis, aux yeux injectés de sang» : «Je me sens trop vieux pour la révolution, dont on est de toute façon bien loin, et trop jeune pour le renoncement.»

Dès lors, que faire pour ne pas disparaître définitivement ? Tout d'abord déménager, revenir à Paris où l'attend une chambre en colocation libérée par une amie, mais surtout aggraver la dissonance précisée, jouer de la contradiction

faute de pouvoir la dépasser, donc faire un film sans même sortir une caméra, en ramassant la totalité de ce qui a été vu et aimé dans un étourdissant cadavre exquis de fragments. *Ne croyez pas que je hurle* juxtapose la voix off de l'auteur et des centaines de plans prélevés dans ses incroyables archives personnelles où coexistent sans autre apparent principe classificatoire que sa sensibilité à vif l'Age des Illusions d'István Szabó, *Pulsions canibales* d'Antonio Margherita, *Diamant noir* d'Arthur Harari, *la Lumière bleue* de Leni Riefenstahl, *Benjamin* ou les *Mémoires d'un puceau* de Michel Deville...

Parfois l'image illustre, parfois elle regarde ailleurs, elle est de toute façon muette car Beauvais en a coupé le son d'origine. Peu de visages ici, ni de situations lisibles, tout conspire et confine à un genre de message en morse, la litanie pulsatile de détails, plans fugaces – mains, fumées, horloges, village, vaisselle sale, poulet décapité... – et qui prennent une consistance nouvelle d'être ainsi disjoint de leur source et transplanté dans un corpus étrange sans autre suture intercalaire que la mélancolie d'un homme abandonné.

Foutoir. Car les images, indifférentes à l'imaginaire qui leur a permis de survenir, paraissent moins poreuses à la douleur, aux doutes que celui qui les ventriloque si bien qu'elles paraissent par contacts, de proche en proche, aller plus vite que la main qui les assemble. C'est aussi ce qu'il y a de très beau dans le film, cette manière de bilan à mi-chemin d'une vie (Beauvais à 45 ans) sans renoncer aux illusions d'optique et points de vue impenables quelque faussés sur ce qui a déjà eu lieu ou s'est aboli à bas bruit dans le revers des simulacres, cette manière de se saluer soi-même depuis l'autre rive et de hurler dans une langue que plus personne ne peut comprendre. Il n'y a en vérité pas moyen de dire pause ni de résorber le foutoir. Il faut simplement le déplacer, lui donner forme nouvelle. Tout le monde sait ça, mais encore faut-il en être capable. Quitte ici à refiler le bébé de la «cinéfolle» à d'autres par la fascination que le film provoque. Aujourd'hui, Frank Beauvais va milleux et chacun pourra mesurer à sa toise implacable s'il peut en dire autant.

DIDIER PÉRON

(1) Le texte intégral du film est publié chez Capricci.

NE CROYEZ PAS QUE JE HURLE de FRANK BEAUVAIS (1 h 15).

20 L'Humanité Mercredi 25 septembre 2019

Culture & Savoirs

CINÉMA

Les images sont la peau
humide des motsNe croyez surtout pas que je hurle, de Frank Beauvais, n'est pas un film
mais du cinéma, dans le sens poétique et tragique du terme.NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE
Frank Beauvais
France, 1h15

« Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué » est trop souvent une expression à laquelle on accole une certaine ironie par crainte sûrement de se perdre de n'y rien comprendre, de ne pas

s'y reconnaître. Frank Beauvais, lui, semble avoir pris la phrase au pied de la lettre. Son geste complexe, si on le condamne à une posture, s'accomplirait contre le narcissisme des yeux infantiles et de leurs désirs miroitants. Il enlève à notre regard ses habitudes et l'oblige à se fixer sur des plans venus d'ailleurs, ceux que le cinéaste a absorbés pendant des années en reclus du monde. Il nous force à sa misanthropie et nous emprisonne au centre de son cœur défaillant, de son être tourmenté par l'absence de l'autre. Il interdit ainsi un réflexe d'identification primaire où la culpabilité détruirait l'enchantement et, dans le flux du langage et le reflux de la langue, il invite à une reconnaissance par un lointain apparent, par une unité détruite et reconstituée dans le montage ensorcelant d'autres visions.

Sa voix austère ressemble à l'hiver

Cet *Homme à la caméra* est emmuré sous des milliers de films dont la mémoire est pourtant la seule qui le console. Sa voix psalmodie les maux et les causes de sa dépression. Elle est austère, presque défunte, elle ressemble à l'hiver

tant elle refuse de se lézarder dans l'émotion. Elle laisse en quelque sorte aux mots, leurs propres effets, elle les autorise à une vie à part, un hors-champ que les images ne viennent pas corrompre. On écoute son désarroi face à une rupture, sa peur devant l'isolement dans cette contrée alsacienne dont il ne possède pas les codes et auxquels d'une certaine façon il se refuse. On ne voit rien de ce qui est prononcé, on regarde le mouvement d'autres films – comme une écriture automatique – qui viennent malgré eux confirmer et authentifier le texte et donc l'intime du cinéaste.

Au fur et à mesure, les souvenirs évoqués, les perceptions comprises, la routine défilant à la fois le plein et le vide d'une maison font sens. On est avec lui sans jamais toucher des yeux la réalité de son paysage. Et, plus encore, sans jamais voir un visage. Ce visage, dans le sens où il est événement, manque.

Il est une absence qui nous oblige plus au ressenti qu'à la reconnaissance. Frank Beauvais ne fait pas de nous les voyeurs de son désenchantement. Au contraire, il nous offre une troisième voix où résonne enfin la nôtre. Il nous dégage de l'aveuglement par l'analytique autopsie de son désespoir. Ne croyez surtout pas que je hurle est un champ magnétique dont la radicalité n'a rien d'un cri post-moderne mais la beauté humble du somptuaire qui rappelle la poésie entremêlée du surréalisme où « notre squelette transparait comme un arbre à travers les aurores successives de la chair où les désirs d'enfant dorment à poings fermés. La faiblesse est extrême ».

GENICA BACZYNSKI

FRANK BEAUVAIS
A ÉTÉ SÉLECTIONNÉ
AU FESTIVAL
DE BELFORT DE 1999
À 2002. IL A ÉCRIT
ET DIRIGÉ HUIT COURTS
MÉTRAGES.

L'auteur signe avec son premier long métrage une œuvre intimiste, autobiographique. Les Bookmakers/Copricol Films

LA CHRONIQUE
CINÉMA D'ÉMILE
BRETONQuatre-vingt-dix ans
de jeunesseLA MAISON DE LA MORT
de James Whale (1932), version restaurée

C'est la nuit. L'orage. Nuit, orage de studio, bien sûr plus vrais que nature : qui, en ces années 1930, aurait pu filmer sous une pluie battante, dans le noir d'une forêt sans lune ? Trois personnages, un couple, mari épuisé de conduire, épouse lasse, leur ami, affalé sur la banquette arrière. Ils sont perdus « quelque part dans les montagnes galloises », dit le dialogue. Ainsi commence la *Maison de la mort* (1932), de James Whale, le père de *Frankenstein* (1931), de *l'Homme invisible* (1933) et de pas mal d'autres générateurs de frissons. Les trois personnages, donc, trouvent refuge dans une grande et sombre demeure où les reçoivent un vieux hobereau compassé, sa sœur, hargneuse bossue, et leur majordome, Morgan, créature difforme et inquiétante.

Morgan, c'est Boris Karlof, qui venait d'être la créature de *Frankenstein*, maquillé par Jack Pierce, celui-là même qui lui avait alors donné l'allure d'un monstre né des rêves d'un savant fou. Le film frappe fort, par la vision de la tête

de Morgan à travers le judas grillé d'une lourde porte de bois, accueillant, avec l'aménité qu'on devine, les trois automobilistes.

Sombre début. Et, naturellement, l'orage redouble de violence, le hobereau d'inquiétude, la sœur de méchanceté et Morgan n'a qu'un but : sauter la jeune évaporée, épouse de l'automobiliste, qui a eu la bonne idée de se promener dans ces salles enténébrées en déshabillé froufrou. Il faut dire que le film a été réalisé peu avant le code Hays, qui allait mettre des caleçons à tous les films d'Hollywood, comme le pape Pie IV l'avait fait pour les peintures du Vatican. Mais le plus remarquable dans ce film « gothique » est sans doute la sorte de jubilation à imaginer tout ce qui pourrait faire avancer l'action en même temps que les atteintes au « bon goût ». Ainsi de l'arrivée d'un autre automobiliste, lord en goguette avec une chanteuse de cabaret. Et le lord, c'est Charles Laughton à ses débuts, gros gamin joufflu et rieur pathétique. Puis se découvrent, dans un grabat sous les toits, un vieillard centenaire, maître sans pouvoir de ces lieux, et son fils aîné qui ne rêve que de mettre le feu au manoir et, pour cette raison, cloîtré par les siens.

Tout cela, et c'est bien le bonheur, obtenu grâce à des effets spéciaux qui n'ont rien de spécial. Juste la magie du cinéma : découvrant sa puissance de suggestion, telle qu'exploitée, il y avait peu alors, par Méliès. Soit le choix des éclairages, ombres et lumières sur un visage ou vers les profondeurs d'un escalier se perdant dans les hauteurs, cadrages obliques déformant un visage, montage nerveux enchaînant les scènes dramatiques. Une chance que de tels films puissent être restaurés et montrés dans leur fraîcheur native : c'est l'essence même du cinéma découvrant ses pouvoirs.

CINÉMA

NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE

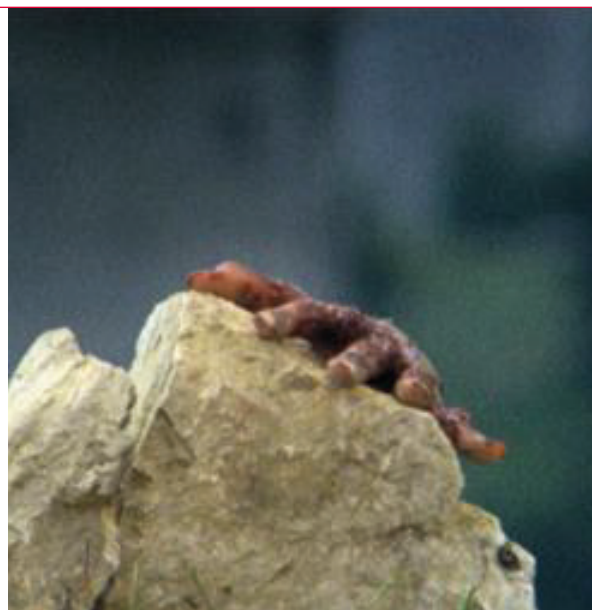
FRANK BEAUVAIS

Uniquement composé d'extraits de films les plus hétéroclites qui soient, un journal intime, douloureux, enragé : le pari fou est réussi.



«Restituer un cri, extérioriser une colère», mais en sourdine, pour ne pas ajouter du bruit au bruit. Dévasté par une rupture amoureuse et révolté par l'état d'urgence post-attentats qui fait sombrer son pays dans l'autoritarisme, Frank Beauvais a éprouvé la nécessité de partager sa rage et son chagrin dans un film-poème à la beauté fracassante. Il lit, d'une voix blanche, le récit de sa sinistre année 2016, qu'il a passée reclus dans un village alsacien alors que son compagnon venait de le quitter après six années de vie commune. Le texte est splendide ¹, d'une écriture sèche et limpide à la fois : le diariste feint le détachement tout en dévoilant son intimité. Grand cinéphile à tendance cinéphage – il fut longtemps programmateur de festivals –, l'homme blessé se réfugie dans les films, «le lieu des obsessions magnifiques, où les mirages de la vie se teintent de sublime». Jour après jour, pendant les six mois que dure sa dépression, il ne se nourrit que de cinéma ; jusqu'à six longs métrages par vingt-quatre heures : DVD achetés par lot chez les soldeurs ou fichiers téléchargés méthodiquement sur Internet.

Boulimique d'images, il ingurgite tout, sans aucune hiérarchie : incunables et nouveautés, série B d'Allemagne de l'Est et séries Z japonaises, couleur et noir et blanc... pourvu qu'il ait l'ivresse. Ce flux continu l'apaise et il y puise l'unique matière visuelle de



son carnet de bord désenchanté. Ses rapports conflictuels avec ses parents, ses réflexions sur la France en crise, meurtrie par le terrorisme et secouée par Nuit debout, et sa désolante impuissance à modifier le cours des choses dialoguent ainsi avec le millier de plans empruntés aux films des autres. Un marabout-de-ficelle tout sauf tiède, coutures et brûlures apparentes. Un collage volontiers surréaliste, jamais illustratif, où rôde même pas mal d'humour. Frank Beauvais réussit donc un petit miracle : convertir sa neurasthénie en chant d'amour, pour se sauver de l'obscurité, pour remonter des ténèbres chères à Will Oldham, dont la voix sépulcrale surgit à la fin, en même temps que nos larmes.

— **Jérémie Couston**

¹ Édité par Capricci.

| France (1h30).

Anéanti après une rupture, révolté par la politique post-attentats, Frank Beauvais a composé un film-poème d'une terrible beauté.

Sur Télérama.fr
CLIN D'ŒIL,
le blog de Pierre
Murat consacré
au cinéma

Cinéma



Et ces films des autres ne sont plus que
et non des fenêtres

Ne croyez surtout pas que je hurle de Frank Beauvais

Et si la cinéphilie pouvait nous sauver ? Dans un journal intime fascinant, Frank Beauvais cherche dans les marges des films une façon d'être au monde, pour mieux s'en protéger et peut-être mieux le saisir.

IL Y A, CHEZ CERTAINS ARTISTES AUTOFICTIFS, UNE RÉTICENCE

À L'IMPUDEUR, quelque chose qui résiste à tout dire, qui préfère choisir le biais. Chez Frank Beauvais, ce voile de pudeur s'appelle la cinéphilie. *Ne croyez surtout pas que je hurle* est le récit intime de sa retraite dans la forêt alsacienne. Le réalisateur s'est retrouvé là par amour, par volonté commune de vivre mieux et loin de Paris, comme devraient le faire tous les amoureux.

Après la rupture, l'exil devient subi, et l'appartement planté au milieu de nulle

part, après avoir été un havre, devient l'endroit idéal pour recueillir un long tunnel d'abattement. D'avril à octobre 2016, si Frank Beauvais a vécu, il a surtout visionné quatre cents films. Telle une forme qui naît de l'informe, *Ne croyez surtout pas que je hurle* émerge d'une gluante dépression cinéphilique, puisqu'il se compose uniquement d'extraits tirés de ces centaines de films vus sur lesquels se dépose, dans une voix off ininterrompue (comme si la peur du vide la guettait), le récit de cette période découragée et ponctuée



des miroirs,

d'événements tragiques ou anodins : la mort subite d'un père devant *Le ciel est à vous* de Jean Grémillon, les fantômes d'anciennes amours, le fracas de l'actualité auquel même la plus monacale des retraites n'échappe pas.

Le réel (sa bêtise, sa violence, son insignifiance) semble épuiser Beauvais, qui a choisi de s'intoxiquer aux œuvres d'art comme manière de faire reculer ce qui s'effondre. On sait que c'est l'une des définitions possibles de la cinéphilie, lorsqu'elle atteint ce degré-là de compulsion : elle devient un endroit d'irresponsabilité où l'on confie son existence aux films, une manière de ne pas vivre sa vie, de s'endormir les yeux ouverts.

Les extraits choisis sont frappants : parfois des à-côtés de l'action, des ébauches de gestes, très peu de figures humaines, beaucoup de mains, de pieds, des paysages, des détails saillants dont on se dit sans cesse : mais qui a pu filmer ça ? Et à quel moment et pour dire quoi ? Beauvais récolte tout ce qui chute de la narration, il cherche dans les coins, là où le réel vibre sans embêter les acteurs. Pas de plans iconiques, pas de vedettes : plutôt une encyclopédie de gestes et d'objets qui révèle l'intuition que tout a déjà été filmé, et qu'on peut donc aisément aller habiter

les images. *Ne croyez surtout pas que je hurle* révèle aussi que le cinéma vient, pour certains, assouvir une pulsion de réel. Cela peut fasciner, cette idée que le cinéma enregistre un monde dont nous sommes absents, un monde sans nous et qui fonctionne quand même.

Le rapport qu'entretient le texte à l'image est multiple : Beauvais s'amuse par moments à être illustratif, mais pour mieux constater toute la distance qui sépare son récit de l'image. Cet écart est justement l'endroit où se joue le film : souvent cette distance se veut comique, parfois l'image commente ou dramatise le texte, révèle l'opinion cachée du réalisateur. D'autres fois, souvent, le rapport est plus lâche : le texte et l'image se laissent tranquilles, vivent leur vie chacun de leur côté : le cinéma dans un coin, la vie de Frank Beauvais de l'autre. Mais le spectateur, lui, cherche inlassablement un rapport, essaie de réduire la distance entre le fil du réel et celui de l'image. Le tragique réside peut-être, comme une version tronquée de la phrase de Lacan, dans le fait qu'il n'y a pas de rapport.

Difficile de ne pas penser au travail entêté et labyrinthique qu'a dû demander *Ne croyez surtout pas que je hurle*, dont le montage et la recherche permanente d'une pertinence même vague entre texte et image ont sans doute épuisé un réalisateur (et son monteur) qui l'était déjà. Mais de cette cuisine interne ressort peut-être la plus belle idée : celle d'un effort monstre, d'une action par laquelle Frank Beauvais se sauve de la dépression et de lui-même. Mais aussi de la cinéphilie : si celle-ci a mis à distance le réel, le texte a mis à distance la cinéphilie, notre héros blessé a manipulé les images. *Ne croyez surtout pas que je hurle*, parce qu'il est récit et retour sur, contient en lui-même une guérison tacite, une lumière et une joie qui n'ont pas besoin de se dire (ni de se hurler), puisqu'elles se font. Murielle Joudet

Ne croyez surtout pas que je hurle de Frank Beauvais (Fr., 2019, 1 h 15)
Ne croyez surtout pas que je hurle texte du film édité par Capricci, 8 €

QUAI DES BULLES

25, 26 & 27
OCTOBRE 2019

■ 39^{ème} FESTIVAL DE LA BANDE DESSINÉE
ET DE L'IMAGE PROJÉTÉE DE SAINT-MALO

www.quaidesbulles.com



les InrocksStore

AGNÈS VARDA
notre T-shirt hommage



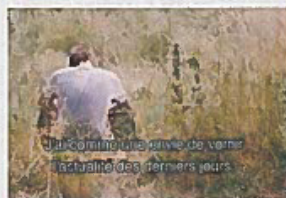
Création unique Les Inrocksuptibles
Edition collector: 125 pièces

100 % bio, encre biodégradable, imprimé en France

boutique.lesinrocks.com

**NE CROYEZ SURTOUT
PAS QUE JE HURLE****PAR FRANK BEAUVAIS***Documentaire français,**avec Frank Beauvais (1h15).*

★★★★☆ Projet improbable,



mais film exaltant. Frank et son compagnon s'étaient installés en Alsace dans un petit appartement. Le couple n'a pas duré. Resté seul, le cinéaste s'est réfugié dans le visionnage de plus de quatre cents films, tous genres confondus, téléchargés sur le Net. Des extraits montés ici bout à bout avec subtilité, comme des échos cinématographiques à sa solitude, sa tristesse, son engagement politique et ses appréhensions dans une France en proie aux attentats. Sur ce patchwork d'images empruntées, il a greffé la voix de son journal intime. Et c'est magnifique. Frank Beauvais parle de lui, mais grâce au prisme du septième art, ce sont nos émotions les plus intimes qu'il projette sur l'écran.

X. L.

RAMBO : LAST BLOOD**PAR ADRIAN GRUNBERG***Film d'action américain, avec**Sylvester Stallone, Paz Vega (1h40).*

★★★★☆ La série des Rambo a le mérite de la constance : chaque épisode est plus mauvais que le précédent. On touche le fond du fond avec ce cinquième opus dans lequel papy Stallone, du haut de ses 73 ans, mitraille, dynamite, charcute, décapite, étripe une horde d'ignobles Mexicains qui ont eu la mauvaise idée de droguer et de prostituer sa fille d'adoption. Et ce ne sont que les dix dernières minutes. En plus de flatter les bas instincts d'un public qui a déjà Trump pour s'en charger, le film est une infâme bouillie filmique, pas même digne d'un direct-to-video. Stallone sera toujours Rocky, *e basta così*. N. S.

LES BOOKMAKERS/CAPRICCI FILM - MANON UTT -
RISTOPHEL/COQUELICOTS FILMS/ORPHÉE ARTS/AFP

ichés de la côte
— D. F.

est à nous

s le monde, des
; pour l'environ-
maux, contre la
le mariage pré-
e travail des mi-
otidien, souvent
ussi un combat
icisme ambiant.
par l'enfance,
stre suit ici des

MONDIAUX
(

PROPOJE
ROCHANE
ASSE UN
E...



BLEME
° 1415

naires inquiétants et d'une
atmosphère oppressante où
l'argent se gagne au prix
d'arrangements immoraux.
Même les plus endurcis s'y
consument. — J.-F. J.

Ne croyez surtout pas que je hurle

Attention, film en liberté ! A
l'écran défilent des milliers de
plans très courts, prélevés sur
400 films que le réalisateur
Frank Beauvais a regardés
compulsivement lors d'une dé-
pression vécue à l'hiver 2016
dans un village alsacien. Tan-
dis que la voix off autobiogra-
phique retrace de façon litté-
raire cette traversée du gouffre.

Au cours de cette plongée
en apnée, le spectateur est
bombardé d'images, souvent
étranges, et lutte pour faire le
lien avec les méandres du
texte... Or, à travers ce tissu
d'images empruntées aux au-
tres, semble finalement surgir
l'image fantôme du père mort,
du village exécre... Comme si
la magie du cinéma finissait
par gagner. — D. F.

Les films qu'on peut voir
à la rigueur

Bacurau

Au fin fond du *sertão*, dans
le Nordeste brésilien, un petit
village résiste encore aux en-
vahisseurs... Une bande de
mercenaires occidentaux as-
soiffés de sang assiège les ha-
bitants aux coutumes soli-
daires : vieux sages métissés
et jeunes révoltés.

Kleber Mendonça Filho
(« Aquarius », 2016) et Juliano

Guy à Charles,
Nous sommes
deux ont dans
sont assis au j
d'un cinéma di
dissement où p
lin féminin ».

Les femmes
voient plus sur
dans « Lui », l
de l'homme mo
rève, dans les
très documenté
dans leur vraie
des *sixties*.

En cette fin
Trente Glorie
bénéficient p
l'aura de la bar
ils appartienn
ces « minets qui
ronron au Dru
des Champs-)
Guy, Charles, I
tres, que raille
Dutronic en ch
n'en a « pas pe
quels il concèd
plus loin, qu'il
tout comme le
avec leurs main
pieds ». Ce qui
exagéré mais «
la frime de la b
mettait beauc
mais laissait s.

8

Silence on crie

CINÉMA

Franck Beauvais livre
un récit autobiographique
et cinéophile

Auteur de courts métrages remarqués, Frank Beauvais signe avec son premier long métrage une œuvre intimiste, autobiographique et, en même temps, nourrie de (presque) tous les films du monde. Explication : deux pistes distinctes – comme on le dit d'un enregistrement de musique – mais cheminant ensemble constituent *Ne croyez surtout pas que je hurle*.

Il y a d'une part le récit (1), déroulé par la voix du réalisateur, des quelques mois que Frank Beauvais a passés seul, en 2016, dans un village alsacien situé dans le parc naturel régional des Vosges du Nord, son compagnon l'ayant quitté. « *L'exil loin de Paris est subi maintenant, donc, ici où la généreuse opulence de la nature parvient à dissimuler, à l'œil non exercé, la raideur parfois protestante, presque inmanquablement droitière, de ses habitants.* » Le narrateur mène une vie de reclus, en proie à l'apathie et à l'affliction. Écœuré par la lâcheté des gouvernants, inquiet du bruit de bottes qui revient et intéressé par certains mouvements comme Nuit debout, il est encore attentif à l'actualité, mais à distance.

La seconde piste est ce qui apparaît à l'image. Abattu, Frank Beauvais n'a qu'une seule activité, addictive : il regarde des films à longueur de journée et de nuit. C'est dans ces films-là (plus de quatre cents), de toutes sortes et origines, qu'il a puisé pour constituer un montage d'une heure vingt-cinq, en résonance avec son récit. Le dialogue entre son et images est assez littéral. On est loin, en cela, de Godard. L'image agit comme métaphore, donne une dimension onirique au marasme des affects étreignant le narrateur, ou instaure une distance souvent mordante.

Il n'y a pas d'autonomie des deux pistes ; au contraire, les deux s'électrisent. D'où l'absence de complaisance mais le sentiment d'une rage, froide et angoissée. Frank Beauvais émet bien un hurlement, mais à bas bruit, tranchant et lancinant. **Christophe Kantcheff**

(1) Texte du film aux éditions Capricci, 65 pages, 8 euros.

Ne croyez surtout pas que je hurle.
Frank Beauvais, 1 h 25.



Cri du cœur

Ne croyez surtout pas que je hurle de Frank Beauvais est le discret chef-d'œuvre indé de cette fin d'année. A ne surtout pas manquer. Par Romain CHARBON

Ce fut la plus belle révélation du dernier Festival de Berlin. Elle venait d'un village paumé d'Alsace où, dans la solitude d'une maison, défilaient les images du monde. Pendant trois ans, l'acteur et réalisateur Frank Beauvais, après une rupture amoureuse, s'est terré chez lui, regardant plusieurs films par jour, 500 en tout, et a fait de *Je hurle* un long-métrage. Ne croyez surtout pas que ce film est le montage d'extraits des centaines de films qu'il a engloutis comme par boulimie visuelle lors d'un long enfermement, assemblés comme une partition, dans un texte introspectif qu'il récite en voix off et édité

par ailleurs en livre chez Capricci. Beauvais réussit à transformer cette addiction morbide, ce refus de vivre comblé par un trop-plein de cinéma, en une œuvre sur la puissance des images. Ou comment faire de son autisme, qui devrait l'empêcher de réaliser, son sujet propre. Le film se termine sur la sublime *I See a Darkness*, de Bonnie Prince Billy; il ne pouvait trouver meilleur compagnonnage que cette chanson, chef-d'œuvre de tristesse et d'inquiétude, auquel il peut se mesurer sans rougir.

**Ne croyez surtout pas que je hurle de Frank Beauvais (France, 1 h 15).
En salle le 26 septembre.**

GRAZIA • 20.09.2019 105

CAHIER CRITIQUE

Ne croyez surtout pas que je hurle de Frank Beauvais

Une chambre d'images

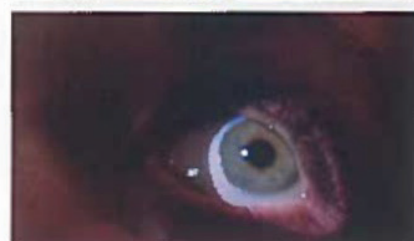
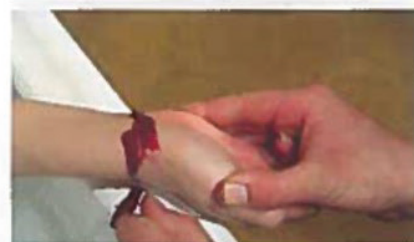
par Jean-Sébastien Chauvin

Reclus dans un village d'Alsace, séparé de son compagnon avec qui il vivait là depuis des années, et trop pauvre pour venir habiter Paris : telle est la situation où se trouve Frank Beauvais—auteur de quelques magnifiques courts métrages, dont *Compilation : 12 instants d'amour non partagé* en 2007—, au début de son premier long métrage. Dans *Ne croyez surtout pas que je hurle*, le cinéaste est une voix qui nous livre le récit introspectif de sa vie, en proie aux démons de la dépression et cernée par les cataclysmes du dehors—attentats, répression policière et violence capitaliste s'invitent dans ce monologue rageur et désespéré. De tout cela nous ne verrons rien : seul est à l'image un océan de plans de cinéma que Frank Beauvais, en cinéophile obsessionnel, a glané au fil de ses visionnages compulsifs et substitué aux images du monde comme à la mise en scène de soi. Un chapelet de plans défile sous nos yeux dans une implacable mécanique, provenant de films connus ou marginaux, illustrant littéralement les idées et mots du cinéaste, d'autres fois amplifiant la signification en les métaphorisant, quand ils ne sont pas, ailleurs, des commentaires cinglants de l'insupportable réalité.

Rien de complexe ici, peu de significations cachées ou de savants collages intellectuels, *Ne croyez surtout pas que je hurle* est une eau sombre mais dépourvue de secrets, une mise à nu âpre et désarmante de sincérité qui échappe au risque de la complaisance par le timbre de cette voix off désaffectée, par la présence inquiétante de ces images de cinéma, silencieuses, mutiques (à toutes, on a retiré la parole et le matelas sonore), dont l'étrangeté éclate à chaque apparition, et par le rythme mécanique du montage empêchant toute joliesse. Ce qui est beau, c'est que le choix des plans empruntés aux autres, des motifs et des gestes, disent tout autant une vérité de

Frank Beauvais que s'il avait lui-même filmé la solitude de sa chambre ou les manifestations de *Nuit debout* qu'il évoque. Loin de n'avoir composé qu'un habile film de montage, Beauvais réussit, à l'instar de certains cinéastes sans images (Guy Debord, auquel on pense parfois) à toucher à une vérité de soi à l'aide des images des autres. Le film touche aux splendeurs glacées de l'isolement, plonge dans des abîmes angoissés par l'étrangeté même de ces plans minoritaires et essouffés. Peu de visages par exemple, plutôt des êtres vus de dos, la figure mangée par des mains, une pose abattue ou des yeux filmés de trop près. La figure humaine se refuse souvent au dévoilement et le monde, vu dans un luxe de détails incompréhensibles, de gestes bizarres, semble comme déconnecté du vivant, en deuil d'une impossible unité.

Loin des gerbes esthétiques du Godard des *Histoire(s) du cinéma*, qui prend des images iconiques et les ralentit, les étire, rime avec elles, les travaille comme une glaise, le montage de *Ne croyez surtout pas que je hurle* est coupant et chaque image meurt aussitôt qu'elle est apparue. Elles semblent marquées du sceau de la solitude, arrachées aux films dont elles proviennent (par la difficulté à les y rattacher du fait du choix du moment choisi), coupées de leurs mondes sonores et séparées les unes des autres comme autant d'atomes isolés. Cette difficulté à faire corps est peut-être le sujet du film, mu par une logique de séparation, une difficulté à faire le lien entre soi et le monde (que ce soit avec un père étranger, des voisins honnis, l'ambiance délétère d'un pays) et dont la cinéphilie (comparée à une addiction, une drogue) est à la fois, dans un paradoxe bien connu, une façon de regarder le monde autant qu'une manière de s'en exclure. Le mouvement du film vise néanmoins à sortir de cette chambre, à rejoindre le monde, même si ces images



sans attaches, foncièrement autres, prises dans leur solitude inatteignable, continueront de dresser un mur invisible et protecteur jusqu'aux dernières secondes. Même dans ce quant-à-soi distant, le film est toujours adressé—à nous, comme l'indique le titre qui semble répondre à une question que nous aurions silencieusement posée. Un film, et plus particulièrement ce qu'on appelle communément un « film d'auteur », est sans doute, à certains égards, toujours un soliloque qui rêve de s'adresser à une foule immense. Voilà peut-être, en dernière instance, la vérité nue de ce beau film torturé. ■

NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE

France, 2019

Réalisation, texte Frank Beauvais

Montage Thomas Marchand

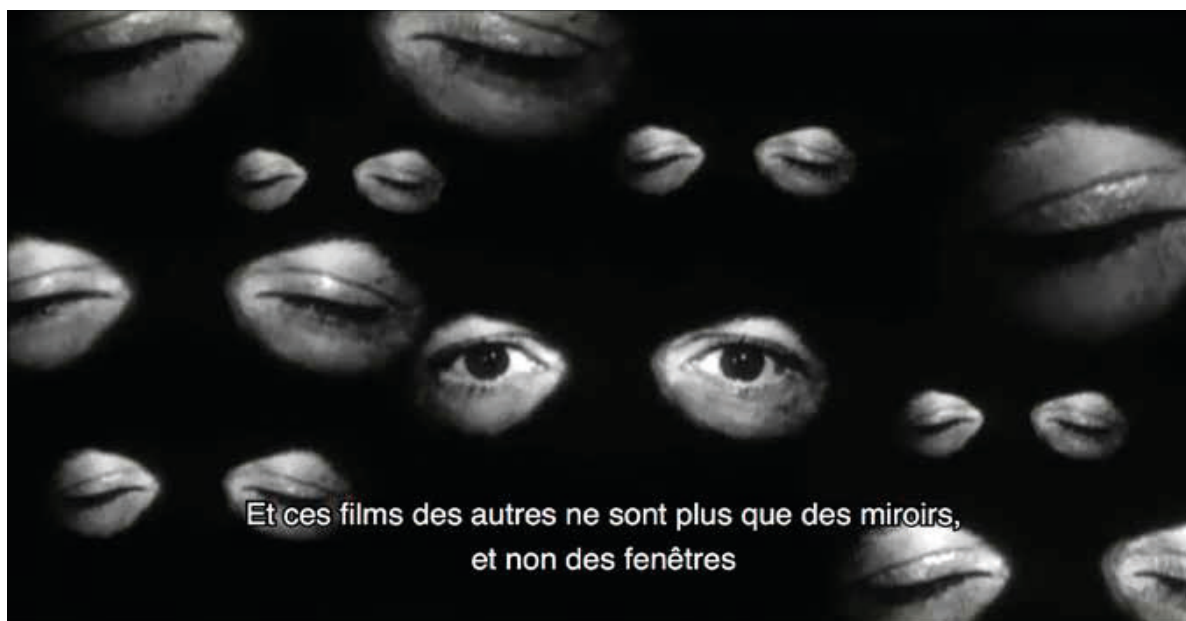
Production Les films du Bétier, Les films Natari, Studio Orlando

Distribution Les Bookmakers/Capricci Films

Durée 1h15

Sortie 25 septembre

actualité



Ne croyez surtout pas que je hurle Frank Beauvais

**Les mots
et les images**
Louise Dumas

Sortie le 25 septembre

France (2019) 1 h 15. Écriture et réal. : Frank Beauvais. Conformation image : Esther Laurent-Baroux. Son : Matthieu Deniau, Philippe Grivel, Olivier Demeaux. Mont. : Thomas Marchand. Étalonnage : Julien Petri. Prod. : Justin Taurand, Michel Klein, Matthieu Deniau, Philippe Grivel. Dir. de prod. : Aurélien Deseez. Cies de prod. : Les films du Belier, Les films Hatari, Studio Orlando. Dist. : Capricci films, Les Bookmakers

Voir aussi n° 698, p. 38, Berlin 2019.

À LA SUITE D'UNE RUPTURE AMOUREUSE, Frank Beauvais se retrouve isolé dans un petit village d'Alsace. Emmuré dans son chagrin, reclus dans une maison à la fois vide (de la présence de l'être aimé) et encombrée (de tous les papiers, vinyles, DVD et autres supports que peut accumuler un biblio-cinéphile mélomane), il se vautre dans la « cinéfolie ». Il regarde trois, quatre, cinq films par jour. Ce sont des classiques, des films récents, des films de genre, des raretés, des nanars, des films oubliés ou engagés, des films expérimentaux ou grand public, tous les styles et même le sans style. Entre avril et octobre 2016, Frank Beauvais en a vu plus de quatre cents – et les images de *Ne croyez surtout pas que je hurle* en sont toutes issues.

Il est remarquable que ce premier long métrage soit un montage composé uniquement à partir des films des autres. Il y a là un hommage au cinéma. Non qu'il remplisse, comme on le dit trop souvent, nos vides intérieurs, nos béances imaginaires, mais parce qu'il les a déjà imprimés, nécessairement, quelque part, dans le fatras accumulé de vieilles pellicules. Il suffit de les faire défiler, de les trier, de les monter. « Souriez vous êtes filmés. » Ainsi peuvent-elles donner forme à une panique amoureuse qui nous a laissés pantelants et même, comme ici, inspirer l'œuvre à venir. En effet, à la boulimie apathique

du printemps-été 2016 succède, bien des mois plus tard, une implacable volonté de sélection et d'organisation. Frank Beauvais et son monteur Thomas Marchand se replongent dans les films des autres. Non pas, cette fois, avec le désir de s'y noyer, mais avec celui d'en faire émerger des images, des fragments filmiques méconnaissables car infimes. Plans de transition, gros plans explicatifs, raccords fugaces : Beauvais, en un vertigineux montage de 75 minutes, donne à chaque extrait (parfois un simple flash quasi imperceptible) une seconde vie, un second sens. Il exprime ainsi le vortex intérieur du chagrin, le flux mental d'une irrépressible véhémence. Le procédé rappelle quelque peu celui du *found footage*, une technique utilisée par certains auteurs de films d'horreur et que Beauvais détournerait ici au profit de la réalisation d'un journal intime cinématographique. Mais cette démarche de recyclage rappelle aussi celle d'une Varda dans *Varda par Agnès* : remettre sur son métier, c'est-à-dire sur sa table de montage, des images existantes pour faire un nouveau film. Il y a toutefois une différence fondamentale : là où Varda retravaille et commente ses propres images, Beauvais reprend celles des autres, les plus disparates qui soient, et les coordonne par son propre discours. Exhumées, reprises, recyclées, détournées, réagencées, elles lui inspirent l'écriture de *Ne croyez surtout pas que je hurle*.



On peut parler d'écriture au sens propre car le montage d'images est accompagné d'un magnifique texte prononcé en *off* par la voix de Frank Beauvais – une belle voix au timbre grave, égal, posé. Il s'agit d'un texte écrit à la première personne, une sorte de journal du printemps-été 2016, dont le réalisateur explique dans le dossier de presse qu'il l'a écrit *a posteriori*. Il a d'abord constitué son répertoire iconographique (son « livre d'images » dirait sans doute Godard), organisé en grandes rubriques : « végétation », « animaux », « figures de pouvoir »... C'est une fois imprégné et conscient de la palette et du lexique visuels à sa disposition que Frank Beauvais a commencé l'écriture d'un texte qui sera publié pour lui-même aux éditions Capricci. Les images ont ainsi suscité des mots ; leur visionnage muet et halluciné s'est peu à peu doublé d'une explication ; la pulsion cinéphilique, d'abord morbide, est devenue principe de création littéraire. Pourtant, les relations entre la bande sonore et la bande visuelle sont si profondes et si nécessaires qu'on est en droit de se demander qui des images ou des mots, du montage ou de la syntaxe a été premier. Les images illustrent les mots tandis que les mots donnent sens aux images ; la syntaxe éprouve le montage tandis qu'elle lui impose aussi son rythme. Frank Beauvais saisit ainsi quelque chose de l'essence de la cinéphilie : mettre des mots à soi sur les images des autres.

Son tour de force consiste à faire, en même temps, œuvre de cinéma. Au plus bas de sa dépression, Frank Beauvais n'est qu'un cinéophile pour qui tout a déjà été filmé, du plus inconscient au plus fugace. Pour qui les films ne sont plus des « fenêtres » mais des « miroirs ». Pourtant, *Ne croyez surtout pas que je hurle* les transforme en fenêtres-miroirs – en écrans : le cinéophile est devenu cinéaste. Le journal évite l'écueil du narcissisme puisqu'il s'écrit à l'aide des images des autres. L'introspection

ouvre sur l'altérité. D'ailleurs, Beauvais emprunte son titre à un film est-allemand de 1965 : *Denk bloß nicht, ich heule* de Frank Vogel fut censuré par le régime socialiste qu'il attaquait de manière un peu trop corrosive. *Ne croyez surtout pas que je hurle* a, quant à lui, un parfum de brûlot anarchiste. Depuis les écrans derrière lesquels il est reclus, Frank Beauvais porte sur la France de 2016, la France en état d'urgence après l'attentat du Bataclan, un regard aussi dégoûté que sur lui-même. « Souriez vous êtes filmés. » On peut ne pas partager ce point de vue radical. Ce n'est de toute façon pas dans cette critique acerbe que le film se fait fenêtre sur le monde. C'est dans son projet esthétique même que *Ne croyez surtout pas que je hurle* trouve sa résonance politique. Le film, d'abord, prend en compte la libre circulation des images dans la sphère médiatique mondiale. Beauvais commande des films sur internet, Beauvais télécharge, Beauvais pirate. À travers les canaux de la fibre, le monde cinématographique et musical vient à lui. Mais le film montre qu'il faut trancher dans cette profusion sous peine de perdre pied, emporté par le courant du *streaming*. D'où cette obsession de la coupe, de la sélection, de la réorganisation et du recyclage qui seuls pourront nous sauver d'un dégoût fasciné face à la surabondance des objets et des images. De manière significative, Beauvais précise que la perspective d'un déménagement à Paris, c'est-à-dire la nécessité de vendre, de donner, bref de se débarrasser des objets accumulés dans la maison alsacienne, a été la véritable « fenêtre » faisant signe vers une rémission. Comme son titre l'indique, *Ne croyez surtout pas que je hurle* n'est pas un cri. Il n'est pas la thérapie à fleur de peau, il en est le résultat parfaitement maîtrisé. Il transforme l'action – écologique, économique – de sélectionner, réutiliser, réagencer en un geste poétique et cinématographique. ■

CAHIER CRITIQUE



Ne croyez surtout pas que je hurle

Un film de Frank Beauvais
En salles le 25 septembre

Faire le deuil d'une histoire d'amour en regardant des films à la chaîne. Voilà une idée qui n'est pas rare et qui a plus ou moins fait ses preuves par le passé. Ce qui est plus original, c'est d'en faire un film, mélange de journal intime et de discours sur le cinéma et l'époque. Quelle est la planche de salut découverte grâce à cette expérience foncièrement solitaire ? Le collectif.

Voilà un film qui relève de la prouesse. Entre avril et octobre 2016, isolé dans la forêt alsacienne, Frank Beauvais a regardé 400 films. À partir de cette folie cinéphile, il a construit un singulier projet littéraire et cinématographique. Dans la bande-son de *Ne croyez surtout pas que je hurle*, Beauvais raconte sa vie, pendant que les images, issues de ces fameux 400 films, appuient la parole du réalisateur. Si Beauvais parle de la pluie, on verra pleuvoir dans un plan. Si Beauvais raconte qu'il a vu des films de l'Allemagne de l'Est, on verra quelques passages de ces films. Si Beauvais réfléchit à la nature grotesque des foules qui regardent le foot, on verra des foules grotesques. Mais l'image ne double pas le texte : elle le commente. Surtout que le journal de Beauvais est en soi un commentaire sur l'image, sur la « fatale attraction pour les films érigés comme un rempart esthétique contre la laideur du monde », sur

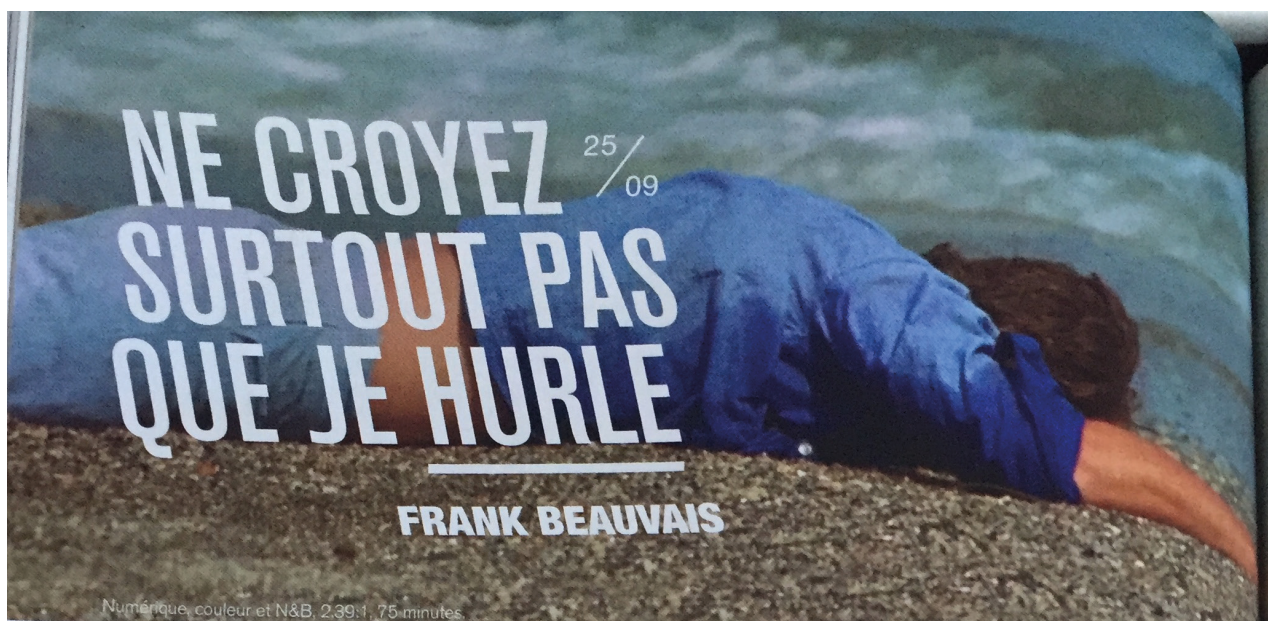
une addiction dont le cinéaste veut se débarrasser. Ce jeu, ce dialogue entre l'espace intime du journal et l'espace public de l'histoire du cinéma, est ce qui donne au film une véritable consistance, l'éloignant du simple exercice conceptuel.

Il était une fois... Berlin Est

Un peu à la façon de Thomas de Quincey avec l'opium, Beauvais décide de faire quelque chose de productif de son addiction et la transforme en art narratif. Derrière son dispositif, *Ne croyez surtout pas que je hurle* raconte une histoire. Une double histoire, en réalité : d'un côté, celle de la propre genèse du film, de l'autre, celle d'un deuil. La première partie du journal de Beauvais nous présente le protagoniste comme paralysé. Six ans auparavant, alors qu'il était en couple, il décide de quitter Paris. Mais la relation échoue et il se retrouve au milieu de nulle part, entouré d'une nature qui ne l'inspire pas et d'une communauté rurale réactionnaire et homophobe. Les films deviennent son seul refuge. Petit à petit, c'est le dégel : des amis arrivent, il y a un voyage à Paris, la possibilité d'un retour à la ville, certains moments de joie, l'adieu final de son ancien compagnon. Cette période de deuil sentimental, auquel s'ajoutera la mort de son

père, touche à sa fin. L'agonie est enfin derrière, et le projet cinématographique de Beauvais prend corps.

« Ne croyez surtout pas que je hurle » est un titre ironique, ambigu. Bien sûr qu'il hurle, Beauvais. Il hurle contre la solitude, contre son enfance, contre la mort de l'amour, contre le monde de la province, contre le gouvernement, contre le capitalisme. Mais, au milieu de ce hurlement, il découvre que la cinématographie communiste lui procure une clé morale. Il pense que ces films, à la différence de leurs équivalents narcissiques occidentaux, prennent en considération la dialectique entre les individus et la société, mettent en question l'autorité, le travail, l'éducation et l'Histoire, s'interrogent sur la participation à une utopie collective. L'antidote trouvé par Beauvais contre le chagrin ressemble à une version mise à jour et flexible du réalisme socialiste. Il s'agit de transformer la cinéphilie en action et de produire, de faire partie de l'expérience collective des artistes, ces losers. Son art est personnel, social, et terriblement méticuleux. *Ne croyez surtout pas que je hurle* aurait pu s'intituler *Il était une fois... Berlin Est*. Après tout, l'obsession de Beauvais n'est pas si loin de celle de Tarantino. • QUINTIN



FRANK BEAUVAIS

Numérique, couleur et N&B, 2,39:1, 75 minutes

Fragments d'une fugue amoureuse

PAR JÉRÔME D'ESTAIS

76

Tombeaux de plans contre tombereaux d'images liés au souvenir amoureux. Dans le remarquable *NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE*, Frank Beauvais tente ainsi d'évacuer ces derniers par le torrent des premiers, quitte à se laisser emporter par cette succession d'autres moments, cinématographiques ceux-là, devenus plus vibrants que ceux de cette vie recluse, près de la mère et désormais loin de tous, passerelle entre la lucarne et le ciel, grémillonien et soudain paternel, l'hostilité des vivants et la concorde des morts. Ainsi, inlassablement, aidé à la hache par son monteur Thomas Marchand, le cinéaste a-t-il tranché dans plus de quatre cents films visionnés pendant les derniers mois de son long exil alsacien, brassant *giallo*, érotisme asiatique, cinéma du voisin (école berlinoise et DEFA), Klimov, Carpenter aussi bien que Deville, cinéaste des jeux de l'amour en montage et musique. Cinq secondes d'éternité chacun pour dire sa propre histoire par le cinéma, plutôt qu'une Histoire(s) du cinéma. Assembler, superposer, jeter les images des autres avec et contre sa propre parole, accompagner celle-ci – un peu l'inverse de *MON VOYAGE D'HIVER* (2003) de Vincent Dieutre, cinéaste de l'intime amoureux auquel on pense évidemment, dans lequel la musique et le

texte portaient l'image du cinéaste et de Schubert –, tout en la mettant à distance, en questionnant ces fragments vertigineux qui menacent de transformer la douleur du discours amoureux en com plaisante litanie, en liant le désarroi et la colère liés à son propre état d'urgence à celui du monde dont les échos douloureux parviennent à s'infiltrer au travers des parois d'un espace clos, s'ouvrant



pour quelques secondes, par le mouvement, par un geste, même bressonien. Un exorcisme sous forme de partition musicale, inspiration puis expiration, texte et image finissant par former ce cri douloureux et existentiel, de vie sur le fil, sans jamais que la voix ne tonne, douce et difficile, précise et malade, fugue et réceptacle d'un spleen, halluciné peut-être, mais toujours clairvoyant. La naissance

d'une œuvre forte, personnelle, à partir des images des autres, liées et universelles. Une renaissance aussi, la siennne, après s'être enfermé dans la création des autres pour s'en nourrir, en sucer le sang tel un vampire, et être sorti du cercueil et du risque d'égoïsme, du monde de l'amoureux où, selon le principe barthien, « toute image est sa propre fin (rien au-delà de l'image) », pour rejoindre

le monde, même dans l'obscurité (« see a darkness »), dans les fondus au noir qui, s'ils signifient la théâtralité de nos discours amoureux et en pointent l'artificialité, indiquent aussi la possible source de secours, l'air qui, comme une prière, menace de s'engouffrer, la liberté pour Beauvais ou pour le spectateur, monter son propre film, sa propre vie loin de toute théorie, de tout précepte

entretien avec FRANK BEAUVAIS

Débutons si tu le veux bien par la genèse du film...

C'est l'été, je suis chez moi, je tourne en rond. Je sais que je dois partir, j'attends depuis longtemps une ouverture pour un appartement sur Paris. On me dit qu'une place se libère dans une colocation, mais il faut attendre longtemps. Je n'ai donc rien d'autre à faire que regarder des films. Et au bout d'un moment, à force de voir des images, d'achopper sur l'écriture des fictions sur lesquelles je travaille et de trouver stérile cette consommation d'images, me revient comme une sorte de flash l'envie de faire un nouveau film de *found footage*. Et très vite, s'impose l'idée que je l'entreprenne sur le mode du journal.

Cette forme du journal intime que tu questionnes pourtant dans le film...

Je me dis que le journal va être le moyen de donner une utilité à tout ce visionnage et en même temps, en effet, je me pose la question. On est intéressé par celui d'Annie Ernaux parce qu'on lit Annie Ernaux. Alors que Frank Beauvais...

Et quel est ton rapport aux cinéastes de journaux comme Vincent Dieutre ou même Hervé Guibert avec LA PUDEUR OU L'IMPUDEUR (1992) ?

Je me sens très proche de cela et peut-être encore plus d'Akerman [*Chantal*, ndlr]. Et en même temps, Akerman, même si elle a parlé d'elle toute sa vie, le *je*, elle s'en sert relativement tardivement et en alternant fiction et documentaire. Mais ce cinéma à la première personne, je m'en nourris depuis toujours. Comme spectateur, je me sens moins pris en otage par une structure dramatique donc j'y reviens tout le temps, le cinéma de Mekas [*Jonas*, ndlr], de David Perlov, de Morder [*Joseph*, ndlr] aussi. Mais eux, quand ils prennent la parole, ils sont identifiés... Quant à Dieutre, je l'ai découvert avec *ROME DÉSOLÉE* (1995) et c'est quelqu'un dont j'ai toujours suivi le travail. C'est un cinéma qui se construit à partir de l'intime et qui confronte des obsessions qui sont assez proches des miennes et qui m'intéressent en tant que spectateur, que ce soit celles de la mort ou du syndrome de Stendhal.

Quand le texte est-il né ? Avant ou après les images ?

Après. Un processus un peu pervers s'est mis en place. Comme je me dis que je vais faire un film de *found footage*, quelque chose me pousse à consommer des films dont je sais que vais pouvoir extraire des images. Je sais que je vais trouver plus d'images dans un *giallo* que dans un film français contemporain. Une fois que j'ai ce corpus de 400 films, j'extrait toutes les images que je me compose un lexique de 60 heures, des images qu'on a triées et triées avec mon monteur, mises dans des fichiers avec des dénominations très concrètes comme « moyen de

transport », « sang », « animaux », et parfois des notions plus abstraites comme « dépression », « bonheur ». Ça a pris le plus gros du temps, six mois, et moi qui n'aime pas écrire, quand on est arrivés au bout de ce que l'on pouvait faire avec les images, je me suis dit qu'il allait pourtant falloir que je rédige un texte. Je l'ai donc écrit en ayant connaissance – même si c'était parfois vague – des images. Parce qu'il fallait ensuite se demander si ça allait *matcher*. En effet, les cinéastes de films de *found footage* pur et dur que j'aime, comme Matthias Müller ou Gustav Deutsch, ne dépassent pas l'heure de film. On est dans l'expérimental, ce qui n'était pas l'idée pour mon film. Est-ce qu'on pouvait donc passer le cap de la narration avec plus d'une heure d'images ? Car la question du spectateur, je l'ai toujours en tête. Le film s'adresse à quelqu'un, ce n'est pas une expérience autiste. Avec le monteur, on se disait tout le temps : « *C'est le film qui décide.* » Il a donc fallu rédiger cette narration. J'avais quelques jalons chronologiques et une démo-maquette réalisée en vue du financement pour laquelle j'avais rédigé deux pages, ce qui m'a permis de voir combien de pages d'écriture étaient nécessaires pour cinq minutes d'images... Je suis parti en me disant : « *Il faut y aller, pas le choix.* » J'ai rédigé, je suis revenu et on a enregistré toute la bande-son. Avec les images, on a commencé à faire ce puzzle surdimensionné.

Avec des images qui sont souvent en décalage avec le texte...

Il y avait deux pièges. Si c'était purement illustratif, aucun intérêt. Complètement en contrepoint, non plus. Il fallait trouver un équilibre entre les deux, avec des moments d'apaisement...

Comment as-tu choisi la durée des plans tirés des films ?

Le type de plans qui m'intéresse, ce sont les inserts, les temps de mouvements brefs, les personnages de dos. La plupart du temps, ce sont des plans très courts. Tout le contraire des films de l'école berlinoise [*rires*].

L'école berlinoise ou l'exception culturelle... On reconnaît en effet les films d'Angela Schanelec ou de Thomas Arslan. Pourquoi les as-tu choisis ?

Ce sont des cinéastes dont j'ai vu les films à Belfort quand j'y travaillais et nous les avons sélectionnés à des moments où personne n'en parlait. Le principe était de choisir des films que j'avais vus en entier et aimés, car je ne suis pas non plus un cinéphile masochiste. ●

*Entretien réalisé par Jérôme d'Estais,
le 5 juillet, à Paris.*

PREMIERE
Septembre 2019

s'appelle « Joao Carpenteria », des envies de western « tripant » à la Jodorowski, des clins d'œil SF (ces drones qui planent au-dessus des personnages et évoquent de vieilles soucoupes volantes *fifties*) et une volonté, forcément réjouissante, de partir en guerre contre l'impérialisme et les forces répressives qui menacent le Brésil. Mais ces éléments épars ne coagulent jamais vraiment dans cette

dans le film suivant. ♦ FF

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Assaut* (1978), *Terre en transe* (1967), *La Nuit des morts-vivants* (1970)

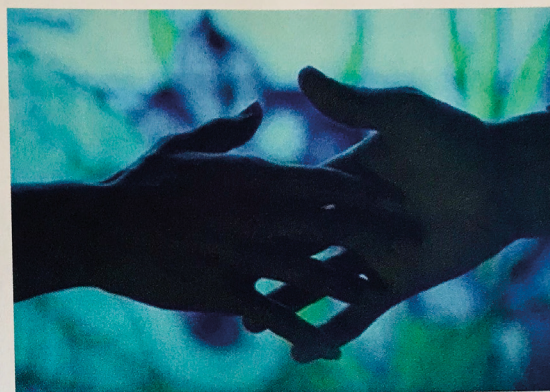
Pays Brésil, France • De Kleber Mendonça Filho & Juliano Dornelles
 • Avec Barbara Colen, Sônia Braga, Udo Kier... • Durée 2h 12

25 SEPTEMBRE | ★★★★★

NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE

Franck Beauvais s'ausculte le cœur avec ce mash-up tiré d'extraits des 400 films qui l'ont accompagné durant sa dépression. Fascinant.

C'est un documentaire qui ne ressemble vraiment à aucun autre. Un monologue intérieur comme jeté à la face du monde, bouillonnant et pourtant d'une maîtrise insensée. Un film éminemment personnel et pourtant foncièrement universel. Car la dépression de son auteur est une maladie qui peut ronger chacun d'entre nous. Car ce monde agressif qui l'étouffe est aussi le nôtre. En janvier 2016, six mois après la fin d'une histoire d'amour qui l'avait conduit à s'installer dans un petit village d'Alsace, Franck Beauvais se retrouve seul, au chômage, coupé de ses proches et sans perspective d'avenir. La nature luxuriante qui l'entoure pourrait être source d'apaisement. Elle ne fait que rajouter à sa noirceur, décuplée par l'écho lointain du monde extérieur : notre pays plongé en état d'urgence après les attentats de novembre. Alors, pour passer le temps, il visionne des films. Matin, midi et soir, jusqu'à plus soif. Et un beau jour, au bout d'un an, alors qu'une éclaircie apparaît dans son existence, il se décide à raconter ce mal-être par ces films qui l'ont accompa-



© CAPRICITILLES

gné quotidiennement. Un mash-up de courts extraits des quelque 400 œuvres de fiction vues, accompagné en voix off du journal intime de cette descente aux enfers et d'une possible remontée vers des eaux moins sombres. Le résultat se révèle d'une poésie aussi renversante qu'envoûtante, où jamais les mots ne viennent expliquer les images, pas plus que les images ne bégaiement avec les mots. Un geste cinématographique d'une beauté poignante. ♦ TC

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *La Jetée* (1962), *Journal de France* (2012), *L'Époque* (2019)

Pays France • De Franck Beauvais • Documentaire • Durée 1h 15

PREMIERE

Septembre 2019 111

Voyage autour de ma chambre

Frank Beauvais a passé une année à regarder des films en cascades, plusieurs fois par jour. Il en a tiré un film, sorte de journal intime composé à partir des images des autres : « Ne croyez surtout pas que je hurle ». Beau à pleurer.

Il y a plusieurs façons de soigner une maladie. L'entretenir en est une. On ne guérit pas facilement de ce dont souffre Frank Beauvais, alors mieux vaut parfois chérir son mal, lui prodiguer tous les soins qu'il mérite et, pourquoi pas, se complaire à souffrir un peu, car au fond, telle est la condition humaine. Le réalisateur de *Ne croyez surtout pas que je hurle* est atteint de cinéphilie aiguë. C'est une maladie de plus en plus rare, mais qui continue à sévir, plus insidieuse que jamais à l'ère du téléchargement et du streaming, plongeant ses victimes dans une dépendance addictive à l'offre désormais presque exhaustive de la production audiovisuelle. Plus grave, Beauvais s'est fait larguer par son mec, il vit seul dans un village perdu d'Alsace, sans voiture, sans emploi, survivant du RSA et de la revente de ses DVD accumulés au fil du temps, entassés en piles tels les murs d'une prison qu'il se serait construite. Et le monde pourtant lointain qui l'entoure ne va pas mieux que lui. Nous sommes en janvier 2016, c'est le début de l'hiver et la France entame à peine le deuil des attentats qui l'ont touchée quelques mois plus tôt, en novembre. Les ingrédients parfaits d'une neurasthénie longue et durable. Le cinéphile cinéaste décide de soigner le mal par le mal et d'oublier le monde en se réfugiant dans les films. Quatre ou cinq chaque jour. Perles rares, cinéma bis, classiques contemporains... Peu importe à ce stade de la maladie de comparer l'effet des médicaments. Toute hiérarchie est abolie dans un pareil régime des images.

De cette année monastique à voir 500 films, Beauvais en a extrait un montage étourdissant où tel plan de tel film répond à tel autre. Les extraits dialoguent entre eux. Car à cette étape, le malade a cessé de regarder les films pour que ce soit eux qui le regardent. *Ne croyez surtout pas que je hurle* est le récit d'une année de solitude, un journal intime qui se pare de la beauté capricieuse dont seule la mélancolie a le secret, un texte habité (d'ailleurs édité sous forme de livre par Capricci) et lu par son auteur en voix off sur toutes ces images produites par d'autres, montées comme on entrelace les fils d'un passement, ou comme on recouvre les tulle d'un pansement.

Figure de l'ombre d'un cinéma d'auteur français fauché et frondeur, Beauvais s'était fait remarquer par quelques rares mais inoubliables courts métrages, toujours à la limite de l'expérimentation, comme si sa connaissance du cinéma quasi encyclopédique ne pouvait le mener qu'à ça, aux frontières de l'essai ou de l'expérience sensorielle. Le cinéphile a vite fait d'être un prisonnier toujours en manque. Son film est comme la visite de cette prison où, quotidiennement, il note sur ses murs les jours qui le séparent de la sortie. Des murs qui ont des yeux et des oreilles.

Le théoricien du cinéma Jean Louis Schefer parlait de « ces films qui ont regardé notre enfance » car ce sont eux qui nous accompagnent bien plus que le contraire. Dans cette symphonie d'images rapportées, bien souvent inconnues et nouvelles (car ils sont peu, ceux qui en sont atteints, à pouvoir rivaliser avec le niveau de folie cinéphilique de Beauvais), on cesse très vite de vouloir reconnaître tel ou tel film. On était partis pour voir le monde et finalement c'est le geôlier de sa cellule en celluloïd dont Frank Beauvais a fait le portrait. C'est d'autant plus bouleversant qu'on découvre que l'on n'avait jamais eu autant d'intimité avec lui alors qu'on le connaissait depuis toujours. Son nom ? Le cinéma, tout simplement.

Romain Charbon

ZOOM ZOOM

LES FILMS DU MOIS
À LA LOUPENE CROYEZ
SURTOUT
PAS QUE
JE HURLE

Depuis qu'il s'est séparé de son compagnon, Frank, 45 ans, occupe seul leur maison, dans un petit village des Vosges. La retraite alsacienne, imaginée loin de Paris et de son train de vie exorbitant, a laissé place à la dépression et à une boulimie de longs métrages. Constitué d'une voix off à la première personne et d'extraits des centaines de films dévorés, *Ne croyez surtout pas que je hurle* est le carnet de bord de ce mal de vivre, lequel ne tarde pas à muer en portrait subjectif de l'année 2016.

D'un point de vue géographique, Épinal n'est pas très éloigné du petit village ici décrit par Frank Beauvais. Inutile, toutefois, de chercher dans *Ne croyez surtout pas que je hurle* le reflet satisfait de cette vie douce et bucolique que popularisèrent les célèbres représentations locales. Le film, ressac d'images pillées aux quatre coins d'une cinéphilie pantagruélique, serait plutôt la mise en pièces de cette illusion de bonheur proverbial, son radical démenti sous forme de *found footage* anarchique. Les Vosges et son peuple, Paris et son peuple, la France et son peuple, cet appartement et son peuple d'animaux de compagnie, tout cela s'y trouve emporté dans le flot bilieux d'une litanie dépressive, laquelle n'épargnera ni ce père jadis honni et venu mourir à domicile, ni l'Euro 2016 et ses relents de patriotisme houblonnés, ni les attentats ou Nuit debout - évoqués en voix off -, ni d'ailleurs les extraits de films, qui semblent moins cités que disséminés, dégurgités par un haut-le-cœur poétique. Car voici à quel programme, traditionnellement plutôt littéraire (Céline, Vian), s'affaire brillamment Frank Beauvais : vider son sac, vomir l'époque, en l'occurrence

FILMS



au moyen d'un dispositif économe et néanmoins audacieux dans lequel l'image et la parole se complètent sans cantonner la première à l'illustration. Résultat : Bergman, Eastwood, Dreyer, Scorsese et cent autres s'y bousculent dans l'anonymat d'un montage littéralement boulimique, où ce n'est pas le chocolat que l'on engloutit pour mieux le régurgiter, mais un trop-plein de films compulsivement dévorés par un œil qui les recrache en petits morceaux comme s'il en pleurait l'excédent. C'est pourquoi, plus le récit approche de Paris et du but fixé d'un démenagement synonyme de bout du tunnel, plus le film s'apparente à une purge existentielle, cédant les animaux, évitant l'appartement de son surplus de DVD et de vinyles, jusqu'à cet ultime plan aérien où, libéré de ce qui lui restait sur l'estomac, le regard prendrait enfin son envol. Rares sont les films, et encore moins les premiers longs métrages, à si bien montrer que l'on peut aussi tomber malade du cinéma. ● ADRIEN DÉNOUETTE

de Frank Beauvais, Les Bookmakers / Capricci Films (1h15), sortie le 25 sept.

3 QUESTIONS À
FRANK BEAUVAIS

Pourquoi ce beau titre, et d'où vient-il ?

C'est une référence à un film est-allemand de Frank Vogel, inédit en France, dont j'ai utilisé des images : *Denk bloß nicht, ich heule* (1965). Cela peut être traduit par « Ne croyez surtout pas que je pleure », mais le verbe « heulen » signifie aussi, par extension, « hurler ». En le découvrant, je me suis immédiatement dit que cela résumait idéalement les états dont j'essaie de rendre compte et la position du narrateur par rapport au monde.

Provoquée par une séparation, la dépression du narrateur est vite alimentée par une époque jugée navrante. En est-ce le carburant ou son parfait cocon ?

La dépression traversée par le narrateur est omnivore, elle phagocyte tout avec boulimie : le deuil, la solitude et les états affligeants d'un monde ultralibéral et répressif. Mais elle ne parvient pas à étouffer un sentiment de colère, de révolte, lassé des dérives politiques contemporaines, qui lui opère comme un carburant, provoque le sursaut qui rend possible le film.

Les extraits, tirés pour certains de films célèbres, sont méconnaissables. Voulez-vous éviter l'effet citation ?

Les plans qui constituent le matériau premier du film sont des inserts, des plans de coupe, d'objets, de paysages ou de parties du corps. Habituellement, ils sont brefs et informatifs. Je voulais les extraire de leur contexte initial pour les intégrer à une autre syntaxe, comme les éléments déchainés d'un flux de conscience. Il fallait échapper à l'effet quiz, que l'on n'ait ni le temps ni l'envie de se demander d'où provenait chacun de ces plans qui sont comme dégorgés après une surdose cinéphage.

Ne croyez surtout pas que je hurle

de Frank Beauvais

Janvier 2016, Forêt Noire. Franck Beauvais se sépare de son compagnon et voit son père mourir à ses côtés. S'ensuivent dix mois de déprime solitaire dont il s'évade en visionnant 400 films. Un cri de colère étourdissant de lucidité sur lui-même comme sur l'état du monde.

DOCUMENTAIRE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Scénario : Frank Beauvais Montage : Thomas Marchand Son : Matthieu Deniau, Philippe Grivel et Olivier Demeaux Production : Les Films du Bélier, Les Films Hatari et Studio Orlando Producteurs : Justin Taurand, Michel Klein, Matthieu Deniau et Philippe Grivel Dir. de production : Aurélien Deseez Distributeur : Capricci Films.



J'ai comme une envie de vomir
l'actualité des derniers jours.

© Capricci Films

★★★ Pour son premier long métrage, Franck Beauvais réalise une œuvre dont le rythme tendu du discours et l'enchaînement des images éclectiques finissent par nous enivrer. En effet, avec un sens du tempo très maîtrisé, il parvient à harmoniser ces deux flots logorrhéiques moins en les faisant dialoguer et se confronter - tel Jean-Gabriel Périot, par exemple - qu'en amenant leur juxtaposition à nous ouvrir à des espaces aussi mentaux que sensitifs. Au point que les moments de redondance (comme parler de musique en montrant une main posant le bras d'un tourne-disques sur un vinyle ou de solitude en filmant un cafard (chacun y puisera sa métaphore)) apparaissent comme d'opportuns instants de respiration. De quoi s'agit-il ? En janvier 2016, Franck Beauvais se sépara du compagnon avec lequel il vivait depuis cinq dans le même temps que son père venait mourir chez lui. S'ensuivirent dix mois de dépression (langueur ?) au fin fond de son coin d'Alsace qui s'achevèrent en octobre par son déménagement pour Paris. Franck Beauvais usa de ce temps pour s'interroger sur sa "place dans le monde", écouter les infos et ingurgiter 400 films comme autant d'anti dépresseurs. Au terme de quatre mois passés à en répertorier les extraits par thématiques puis six autres à les monter, il les a alignés tel ces flashes dont parlent ceux qui ont failli mourir ! En appert une forme hybride et passionnante d'errance existentielle véhiculée par l'image et mnésique formulée par le verbe, alternant ironie, révolte et poésie. Ainsi, quand son père décède à ses côtés : "Pourquoi mourir devant un film ? Pourquoi chez moi ? Et pourquoi devant Le Ciel est à nous ?" Peu à peu, sa petite musique de faux dandy écrasé par le spleen d'un avenir perdu... fait

75 minutes. France, 2019
Sortie France : 25 septembre 2019

place à une brûlante et réjouissante profession de foi anti capitaliste, anti manipulation par les pouvoirs et anti autoritarisme de tout poil. Dès lors, le départ de son compagnon, la mort du père, les décès de Michael Cimino et d'Abbas Kiarostami... résonnent comme autant de pertes de sens face à l'absurdité (telle que l'entendait Camus), massacre homophobe du Pulse à Orlando (États-Unis), bombardements américains en Lybie, séisme de la Haute vallée du Tronto (Italie) en août, etc. Un inventaire à la Prévert, fustigeant par ailleurs cette Alsace concordataire qui lui renvoie cruellement en miroir son propre dilettantisme. Le tout est si bien illustré, emporté, stimulé par la symphonie dionysiaque des images et des mots qu'on ne se rend compte de l'absence de musique que lorsqu'elle surgit au générique de fin ! Curieusement, alors que la mort, les départs ("Partir, c'est composer avec l'inéluctable") et la colère imprègnent autant qu'ils dynamisent le fil de ses confidences tour à tour tragiques, ridicules, drôles, pathétiques... et terriblement touchantes, le révolté semble soudain faire place à un sage voltairien résigné à cultiver son jardin devant la luxuriance de la nature. Nous laissant in fine avec la saveur roborative d'avoir goûté une ode salutaire destinée à nous réveiller contre ces violences sociale, policière, économique, idéologique et humaine qui gangrènent le monde et nous concernent tous. **_G.To.**

Visa d'exploitation : 149061. Format : Scope - Couleur et Noir & Blanc - Son : Dolby SRD. 80 copies.



la chronique cinéma

d'Hervé Aubron

Rembobinage

Ces films qui ont regardé mon enfance » : ce dont Jean Louis Schefer voulait témoigner dans son essai *L'Homme ordinaire du cinéma*. Ici, ce sont des films qui regardent une dépression, une absence à soi. Après une rupture, un homme de 45 ans se retrouve seul dans un village alsacien. Comme enterré vivant, Frank Beauvais plonge dans une catalepsie routinière qu'il expose en voix off, dans un texte à la fois tourmenté et clinique. Le naufragé se raccroche à une cinéphilie compulsive – quelque 400 films en six mois. Le boulimique mange de tout : classiques du répertoire, nouveautés téléchargées, bizarreries kitsch... Tout ce que nous voyons provient de ce festin désespéré : Beauvais n'a tourné aucun des plans qui s'enchaînent sous nos yeux. Les visages en sont quasi absents : y prévalent natures mortes, paysages, fragments corporels, silhouettes... Ce n'est certes pas la première fois qu'on monte des plans dus à des tiers; le genre a même un nom – le *found footage*. Mais il soutient ici une narration intime, la provoque et y réagit. On touche là comme rarement à l'indicible de l'autobiographie : si sincère ou impudique soit-on, on ne se raconte jamais qu'avec des mots, et peut-être aussi des images, inventés et usés par d'autres. Frank Beauvais partage des visions qui l'ont rempli et effacé tout à la fois. Peut-il encore déménager? C'est l'une des questions, vitales, du récit. Au moins vide-t-il son intérieur, livrant un film incomparable. ■



À VOIR

**NE CROYEZ SURTOUT
PAS QUE JE HURLE,**
un film de Frank Beauvais,
1 h 15, en salle le 25 septembre



NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE

de Frank Beauvais

Sortie le **25 septembre** - 1h15 - France

À la suite d'une rupture amoureuse, Frank sombre dans une dépression amplifiée par le climat d'une France encore secouée par les attentats de novembre 2015.

Ne croyez surtout pas que je hurle est un film qui n'existerait pas sans les autres. Frank Beauvais n'en a tourné aucune image : toutes proviennent d'extraits plus ou moins furtifs d'une centaine d'œuvres méconnues, tirées de leurs contextes pour composer celui d'un homme en état de repli sur lui-même. Reprenant le principe du mash-up (détournement par la combinaison de parties de films ou de chansons pour en créer un(e) autre), ce documentaire mue en autobiographie par procuration visuelle. La voix-off, récit d'une réclusion, guide à travers le couteil de séquences, illustrations d'un état mental, entre fracas et dévastation. Tout ceci pourrait n'être qu'ultra-théorique mais *Ne croyez surtout pas que je hurle* incarne à la perfection une identité temporairement disloquée. Journal de bord en images, projection (au sens littéral) de la sensation d'éclatement de soi, ce singulier éphéméride est superbe parce qu'il transforme sa myriade de sources extérieures en objets des plus personnels, mais aussi parce qu'il envisage le cinéma comme un appui pour exprimer, mettre des images sur les mots d'une douleur indéfinissable. Au point de devenir un remède pour se réconcilier avec le monde. A. M.

PAR LES TEMPS QUI COURENT par Marie Richeux

Réécouter Franck Beauvais : "Etre artiste, c'est apprendre à dompter sa solitude" - 59 MIN
 Franck Beauvais : "Etre artiste, c'est apprendre à dompter sa solitude"

Nous recevons le cinéaste qui, après avoir écrit et dirigé huit courts métrages, signe son premier long métrage "Ne croyez surtout pas que je hurle", en salles le 25 septembre.

Extraits de l'entretien

"Film, c'est un mot avec lequel je vis depuis très longtemps. Le cinéma a été une fuite très tôt dans mon enfance. Je viens d'une banlieue assez grise et d'un milieu modeste, où l'accès à la culture en général, et aux films en particulier, était extrêmement limité. Je viens d'un temps où il n'y avait que trois chaînes nationales françaises. Mon amour du cinéma vient de certaines émissions comme « Cinéma sans visa » qui en diffusant à 20h30 des films étrangers, par exemple sri lankais, permettait de donner une certaine visibilité à ce cinéma. Ça m'a permis de sortir du prisme du cinéma anglo-saxon et français."

"J'ai un grand goût pour les séries B, les films oubliés ou relégués dans les tréfonds de l'histoire du cinéma et au détour desquels, quelques plans magiques surgissent. Quand j'ai commencé à les extraire, l'idée c'était de trouver des images qui pouvaient dire plus que ce qu'elles montraient, qui pouvaient être utilisées de façon symbolique, comme des métaphores, dont je sais qu'elles allaient pouvoir jouer en contrepoint avec le texte que j'allais écrire."

"En déménageant, je me suis rendu compte que mon identité ne dépendait ni de ma vidéothèque, ni de ma bibliothèque. Le désir de films et de livres est un désir d'objet aussi, et je me raisonne beaucoup sur les questions de consommation. J'ai envie que la consommation de films reste un acte de désir et pas un acte de consommation pur et gratuit. "

"On vit dans une société de la distraction, on essaie de détourner le regard en permanence, c'est peut-être ce qui autorise certaines personnes à se sentir heureuses aujourd'hui, mais moi, quand je me promène dans la rue et que je vois ce qui se passe autour de moi, le bonheur est un état auquel je n'ai pas accès : la jouissance du bonheur me semble relever de l'inconscience et presque de la bêtise."

Parfois, le ronronnement cesse. La machine à enquiller les films, de mercredi en mercredi, s'enraye, et un film est là qui s'impose, impose silence au bavardage distrayant du cinéma comme il va. Ne croyez surtout pas que je hurle est de cette teneur-là. Et quand se bousculent chaque semaine, sur les colonnes Morris, les « films-événements » autoproclamés, il convient de regarder en arrière : combien de films cette année auront constitué un véritable événement, auront véritablement provoqué le séisme (si fugace et infime soit-il) qu'on est en droit d'attendre d'une œuvre d'art ? On les compterait sur les doigts d'une main. Le film de Frank Beauvais en fait partie, indubitablement.

Une bonne histoire ? Non, si ce n'est le relevé méticuleux d'une sourde dépression alsacienne. De bons acteurs qui jouent juste ? Non, si ce n'est la voix lucide et implacable du narrateur-auteur qui nous guide. De beaux plans virtuoses ? Non, seulement les bribes d'un capital d'images que Frank Beauvais dilapide, arrachées à sa cinéphilie obsessionnelle, pointilleuse. De la musique trop belle ? Non, même pas. Rien de tout ça. Qu'est-ce donc qui, alors, fait film, événement, ou film-événement ? C'est tout simple : l'invention partagée d'une forme, l'irruption sur l'écran d'une beauté non encore éprouvée, in-vue, in-ouïe, et qui n'est pas, par les temps qui courent, sans demander un certain courage quand tout porte les cinéastes à la redite, à la confirmation, aux lois du genre.

Nous sommes en Alsace et Frank, le narrateur-auteur, ne va pas bien. Ce qui était parti pour être un retrait idyllique vers les terres de l'enfance, une lune de miel à durée indéterminée pleine d'écriture, de création et d'air pur, a tourné en catastrophe mineure. Et, au départ de l'amant, ne reste plus qu'une maison désertée, sans tendresse, assiégée par la médiocrité nationale-rassembleuse du dehors, par les fantômes diaphanes de l'échec. Et tout ce qui reste à Frank, c'est cet ordinateur obsolète où viennent échouer jour et nuit tous les films du monde. De cette plongée à corps perdu dans les images, de ce geste d'appropriation boulimique, naît un bouleversant récit de soi au miroir du cinéma et l'hypothèse téléchargée d'une fragile rédemption. Ne croyez surtout pas que je spoile !

On pourrait parler de film d'écrivain, de dispositif voix off/found footage, et s'en tenir là : mais, non. Paradoxalement, ce que célèbre le film de Frank Beauvais, c'est la puissance du cinéma, la possibilité d'un salut mécréant par l'émerveillement de la fiction, par le grain blessé des images et de la voix, par l'enivrant Vertige des Possibles (pour reprendre le titre du film de Vivianne Perelmuter) qu'ouvre l'écriture d'un film. Car, au-delà de son élégante radicalité, de son minimalisme exigeant, Ne croyez surtout pas que je hurle reste un hymne à la vie, à l'intensité, à la joie d'être au monde. Au bout de sa descente aux enfers, de sa solitude suffocante, de sa contemplation passive et dévorante de tous les films du monde, notre M. Bovary d'Alsace ne s'évanouit pas dans le réseau. Non. Il s'en empare, recompose, monte, foment, épelle son mal, « streame » sa douleur, résiste à voix haute... En résulte un feel-good movie sec et tranchant, enfin à la hauteur du mal qui nous ronge, en guerre ouverte contre cette terrible insignifiance qui émousse l'événement-film, de mercredi en mercredi, la plupart du temps. Ne croyez surtout pas qu'il se plaint, Frank Beauvais porte plainte (comme le dit un personnage de Par les villages, de Peter Handke), en cinéma.

Vincent Dieutre

«NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE», LA COLÈRE D'UN ERMITE PARMİ LES IMAGES

Pour son premier long-métrage, Franck Beauvais invente un dispositif singulier où toute l'histoire du cinéma l'accompagne dans un voyage intérieur, à la fois solitaire et très peuplé.

Un jour, il est sorti de là. Là, c'était une maison où il avait vécu seul, très seul. Pas seulement sans compagne ou compagnon, mais dans un environnement –un village des Vosges– qui ne voulait pas plus de lui que lui n'en voulait, dans un monde –la France actuelle– où il ne se sentait nulle part à sa place.

Seul et pas seul : avec lui, chaque jour pendant des mois, quatre ou cinq films. Quand il est sorti, il a raconté cela. Avec un film de plus, qui est fait de son récit, en voix off, et d'images des milliers de films regardés durant cette retraite.

Les assassins avaient frappé au Bataclan. Nuit debout s'était levée et couchée. Emmanuel Macron avait été élu. L'homme qu'il aimait l'avait quitté douloureusement. Les voisins étaient parfois hostiles, sinon d'une abyssale indifférence. Dans le monde, il y avait la guerre, la peur, la misère. Dans cette maison triste, les films.

Du plus intime d'un homme que l'on ne connaissait pas, celui qui fait le film et raconte son aventure intérieure, qui est aussi très physique, commence à se déployer une flottille de signes de reconnaissance, un nuage de possibles partages, de connexions avec les existences des uns et des unes et des autres, les imaginaires toujours en partie singuliers et en partie partagés, qu'alimente ce maelstrom de fragments piochés dans mille et mille fictions.

C'est que ce film, qui aurait toutes les raisons d'être étouffant (soliloque dépressif, fureur contre les injustices et les laideurs contemporaines, déluge d'extraits), cachait en lui-même une ouverture.

Cette ouverture, le cinéma la propose toujours, mais bien peu savent en faire bel usage: elle se trouve entre l'image et le son. Entre le récit d'une époque de l'existence de l'un de nos contemporains nommé Franck Beauvais et le déploiement des images, un espace se dégage, pour chacun·e.

On songe à ce film magnifique d'Abbas Kiarostami, *Shirin*, où une légende épique et tragique se jouait sur la bande-son et sur les visages des spectatrices. Un film naissait des circulations infinies entre ce que l'on voyait, tous ces visages de femmes, d'actrices dans le noir, et celui que l'on entendait.

Toutes les fictions du monde pour un homme seul.

Ici, c'est en quelque sorte l'inverse. Toutes les fictions, les films d'horreur, les étreintes amoureuses, les lieux vides, les objets du quotidien dès lors qu'ils furent un jour filmés, des visages et des corps et des gestes s'enchaînent à l'écran, jouant de mille façons –drôles souvent, poétiques toujours, angoissantes parfois– avec ce qu'énonce la bande-son.

On assiste à une déferlante de bouts de récits, du monde entier, dans tous les formats, en couleur ou en noir et blanc, de tous genres, en contrepoint d'un récit à la première personne.

Le texte de *Ne croyez surtout pas que je hurle* est en lui-même un très beau récit d'expérience intérieure. Les objets et les durées y sont autant de personnages, comme les souvenirs ou les colères. Les éditions Capricci ont bien raison de le publier en même temps que sort le film. Via Capricci

Il existe aujourd'hui une forme de cinéma qui se fait uniquement à partir de morceaux de films déjà existants, le mash-up, transposition à l'audiovisuel du *sampling* musical.

Le mash-up et l'occasion de multiples exercices de virtuosité visuelle, de blagues potaches ou de propositions reprenant les diverses ressources du collage. La proposition de Franck Beauvais, déjà praticien du genre avec certains de ses courts-métrages, relève de ce domaine, mais de manière originale.

La mobilisation et l'assemblage de fragments de ces centaines de films, dont la liste défilera avec le générique de fin sur «I See a Darkness» de Bonnie "Prince" Billy, s'inscrit en effet dans une construction particulière. Elle répond d'une expérience vécue par quelqu'un. Cette expérience a engendré un texte, et de ce texte aussi répondent les 1.001 images venues de toute l'histoire du cinéma.

Ne croyez surtout pas que je hurle, comme son titre l'indique, s'énonce à la première personne d'un singulier qui entend apostropher la cantonade. Mais il advient que ces images racontent, évoquent, suggèrent mille milliards de souvenirs, d'histoires, d'associations subconscientes à chacun-e –jamais les mêmes.

Grâce aux «*films thaumaturges, oasis, sémaphores*», comme le dira la voix off, le plus solipsiste d'entre eux tous se retourne comme un gant pour devenir le plus accueillant, le plus partageux des films.

Jean-Michel Frodon

Ne croyez surtout pas que je hurle est un journal filmé qui se présente sous la forme d'un vertigineux mashup où des extraits de films dialoguent avec un texte en voix-off. À la suite d'une rupture amoureuse, le réalisateur se retrouve seul dans un village reculé d'Alsace, où le fait de ne pas posséder de permis de conduire renforce d'autant plus son isolement. En proie à une dépression, il passe alors plusieurs mois à regarder des centaines de films de manière compulsive. La signification de ce montage a posteriori est donc au moins double : archiver un accès de folie cinéphilique et chercher, par les images, à redonner un sens à ces semaines d'errements intimes et de confrontations avec un monde extérieur perçu comme hostile.

Si la virtuosité de l'exercice impressionne dans un premier temps, le narrateur concède rapidement avoir « sombr[é] littéralement dans les films des autres », si bien que ce défilement, ce flot ininterrompu de plans glanés par le cinéaste témoigne d'une obsession quasi pathologique. Cet essai autobiographique, dans sa forme même, devient ainsi le symptôme de ce qu'il décrit. Filons la métaphore proposée par Luc Lagier dans le premier épisode de *Scanners* qui compare le mashup à une créature de Frankenstein aux cicatrices apparentes. Cette double image de la coupure et de la couture convient parfaitement à la technique employée par Frank Beauvais, à la fois sur le plan formel (le montage, en ne cherchant jamais à dissimuler ses raccords très secs, assume son statut de patchwork subjectif qui semble articuler une image mentale impossible à dessiner), et dans son discours, car si tous ces films sont bien la marque d'une plaie, l'œuvre qui résulte de leur réassemblage prend pour le cinéaste l'apparence paradoxale d'un bandage.

Filmer le « je »

La sélection d'extraits souvent très brefs, rapiécés par Frank Beauvais, répond à deux orientations principales du texte lu en voix-off : celle de l'intimité et celle de la révolte, qui diffèrent dans leurs puissances d'évocation. Lorsqu'il fait le récit de certains épisodes de ses vies familiale, amicale ou sentimentale, le réalisateur s'épargne d'en chercher une traduction littérale, préférant retrouver, grâce à un usage métonymique de l'image, les atmosphères et sentiments éprouvés pendant toutes ces années de solitude extrême. Il en va ainsi de la séquence de la disparition de son père, comme de celle de la visite de ses amis portugais ou du passage de l'ex-compagnon venu récupérer des affaires oubliées au moment de la séparation : on jurerait avoir entendu ces voix et vu ces visages. Un trouble qui découle d'un sens aigu de la topographie où, par exemple, les plans d'un salon étouffant donnent à voir sans le montrer le décès brutal du père du narrateur. Plus loin, une fenêtre suffit à suggérer la frontière entre l'appartement du cinéaste et les festivités villageoises qui battent leur plein à l'extérieur, puis quelques tableaux en pleine nature accompagnent de brefs moments de joie et d'affection.

Cette approche va de pair avec une dimension politique qui œuvre par déplacements et dont l'éloquence renferme, elle aussi, une vraie puissance évocatrice. Dès le début du film, lorsque Frank Beauvais décrit la société alsacienne environnante, ses propos viennent se poser sur des plans de nourriture ou d'abattoirs aussi limpides que dérangeants. Les aliments deviennent d'ailleurs un motif récurrent pour figurer la laideur du monde contemporain. Nationalisme, chauvinisme, repli identitaire, conformisme petit-bourgeois et néolibéralisme tranquille suscitent une colère froide de la part du réalisateur qui lit son texte d'une voix imperturbable, remettant en mémoire la diction de Guy Debord dans ses propres films. Le cinéma, loin de jouer ici le rôle d'antidote, permet au contraire de vomir une certaine réalité sociale honnie en quelques plans sanglants et rageurs. L'une des réussites les plus touchantes de *Ne croyez surtout pas que je hurle* tient au parallèle dressé délibérément entre ce travail de collage acharné et le tri interminable auquel se livre Beauvais dans son appartement, encombré entre autres de milliers de vinyles qu'il revend sur Internet pour financer son déménagement à Paris. Tout se passe comme si cette entreprise initialement décourageante figurait le processus à l'origine du film lui-même, ce déstagement lent et douloureux permettant de retrouver, à l'arrivée, une légèreté essentielle à sa survie.

Thomas Lequeu

**NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE,
JOURNAL FILMÉ DE FRANK BEAUVAIS, 1H15MIN**

En pleine période de terrorisme islamique, Frank Beauvais redoute le nazisme ; il déteste les violences policières mais regrette le communisme... Là n'est pas l'intérêt. Mais ce journal intime composé uniquement de citations filmiques est d'une rigueur et d'une beauté singulières. Sous l'idéologie discutable, une force lyrique indiscutable.

La formation des élèves de l'école hôtelière Lesdiguières de Grenoble. Un film sympathique et intéressant pour qui aime entrer dans les coulisses d'un métier. Dommage qu'il reste tout de même trop amateur, notamment dans les scènes de comédie musicale, qui sont une bonne idée mais auraient demandé un traitement plus soigné.

Marie-Noelle Tranchant



Ce mercredi, sort en salles un film unique: **NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE**, de Frank Beauvais. Un journal intime uniquement composé d'extraits de films. Son auteur nous en commente cinq. Les plus chaos.

PAR FRANK BEAUVAIS (AVEC GAUTIER ROOS)

«Voilà une invitation qui ne se refuse pas et qui me comble de joie. Films déviants, déviés, dévoyés, de voyeurs : pas besoin d'excavation des méninges pour que des centaines de titres chaotiques remontent à la surface. Impossibilité évidente du panthéon, du top ten, de la hiérarchisation du plaisir d'être dérangé. Plutôt le désir d'évoquer cinq titres – merci de me laisser déroger à la règle du jeu – parmi les premiers qui me sont venus à l'esprit ; sans chercher à savoir pourquoi l'un plutôt que tant d'autres ; Après tout, autant s'autoriser à être bancal là où règne le chaos, non ? L'idée primordiale étant de mettre en appétit, si possible, ceux de vos lecteurs qui ne connaîtraient pas les films en question. Et que les

Pura Sangre (Luis Ospina, 1982 – Colombie) – découvert grâce à Agnes Wildenstein, programmatrice DocLisboa

«Un des films phares des années Calilwood, mouvement cinématographique issu de la jeune cinéphilie du Cali des années 70. Un riche patriarcat manipule des employés de son entreprise afin qu'ils kidnappent et tuent de jeunes prolétaires dans le but de régénérer son sang et rester en vie. Film de genre et brûlot politique puissant. Le réalisateur connaît sur le bout des ongles le patrimoine fantastique classique et convoque tout aussi bien Murnau, Dreyer et Lang que la Hammer, sans que le film ne soit jamais écrasé par ses références.»

...ere erera baleibu izik subua aruaren... (José Antonio Sistiaga, 1970 – Espagne) – découvert sur Rarefilmm

«Un long métrage muet peint à la main sur celluloïd. Un poème abstrait, chorégraphie de formes et de couleurs, sans ligne narrative, visuellement captivant. Le type de cinéma auprès duquel je retourne m'oxygéner quand je désespère de tout. Une invitation au voyage qui ne demande que de l'abandon pour habiter et hanter son spectateur. Le titre ne signifie rien mais use de sonorités basques, dont l'emploi était prohibé sous Franco.»

[Disponible sur Youtube](#)

Les Cœurs verts (Edouard Luntz, 1966 – France) – découvert via un ami du groupe Os Noctambulos

«Jeunesse désœuvrée dans le Nanterre de 1966. On blouson noir, on grande gueule, on zone, on viole, on erre et on s'aime sur une partition de Gainsbourg (on y entend l'instrumental qui trois ans plus tard deviendra *Je t'aime moi non plus*). Un film qui capte la pulsion crue, violente et mélancolique de la banlieue d'alors et atteint des sommets de beauté désespérée. Un des chefs-d'œuvre méconnus du cinéma français.»

The Greasy Strangler (Jim Hosking, 2016 – États-Unis) – découvert via l'émission *le Bistro de l'Horreur* sur Filmotv

«De la comédie à froid bien grasse, qui dégouline de partout: gérontophilie exhibitionniste, fascination pour le grailon. Répugnant et jouissif, grossier, et hilarant sans doute aussi pour quelques cerveaux malades comme le mien. L'expression la plus entendue dans le film: *Bullshit Artist!*»

The History of the Hands (Dmytro Bondarchuk, 2016 – Ukraine) – découvert sur la page Facebook du réalisateur

«Les paluches ont la parole. Des plans de mains issus de centaines de films assemblés en une vertigineuse arabesque formelle. Un film de *found footage* impressionnant par son rythme, sa tenue esthétique, qui suinte l'amour du cinéma à chaque image. Une découverte importante qui m'a permis de me sentir moins seul avec mes obsessions.»

Il n'échappera à personne que ce titre est une antiphrase. Comme bon nombre d'entre nous, Frank Beauvais a envie de hurler. Son premier long métrage, après toute une série de courts récompensés partout, pose le réalisateur à la fois comme auteur d'un texte remarquable et du montage réussi d'une centaine de films. Ce sélectionneur du festival Entrevues de Belfort nous livre ici un cri, sans aucune image filmée par lui-même, mais par un ensemble d'extraits des films qu'il visionne chaque nuit.

Ce film est un témoignage d'amour au cinéma et à ses images, mais aussi un acte pour se libérer d'un chagrin d'amour et de l'horreur que lui inspire ce monde depuis les attentats de 2015. Le montage d'images, dans lesquelles les hommes apparaissent toujours de dos, ou peu visibles, en tout cas pas reconnaissables, est accompagné d'un long texte passionnant qu'il lit d'une voix volontairement monocorde.

"Janvier 2016. À 45 ans, je me retrouve seul, impuissant, j'étouffe d'une rage contenue. Perdu, je visionne quatre à cinq films par jour. Je décide de restituer ce marasme, non pas en prenant la caméra mais en utilisant des plans issus du flot de films que je regarde."

Les cinéphiles aguerris s'amuseront à reconnaître certains extraits, exercice difficile eu égard au choix très pointu des images. La sortie du film coïncide avec celle du texte chez Capricci, sous le même titre, et avec une préface de Bertrand Mandico, le réalisateur expérimental de *Ultra Pulpe* et des *Garçons sauvages*.

Frank Beauvais parle, à travers ces images empruntées, avec ses propres tripes, sans histoire sophistiquée. Ici, la sophistication vient, artistiquement, de son talent de collectionneur d'images, et du montage dû au travail de Thomas Marchand.

Pour refuser l'hypocrisie d'un monde réel inacceptable, Frank Beauvais se réfugie dans les images du cinéma, à la manière d'un Godard dans ses montages de *Histoire(s) du cinéma*. Il sera opportun de retrouver, le moment venu, ce texte important, type *Mon cœur mis à nu* de Baudelaire, dont chaque mot, chaque phrase portent et donnent une idée du désespoir et de la solitude. Jusqu'au dépouillement, à l'arrachement à soi qui plongent le film dans une sorte d'acte janséniste, un no future accepté par un réalisateur qui sait "qu'il n'y a plus rien".

Jean-Max Méjean



06/09/2019

Autour de “Ne croyez surtout pas que je hurle”, de Frank Beauvais

Présenté cette année à Berlin, Cinéma du Réel et La Rochelle, notamment, le premier long métrage de Frank Beauvais sortira le 25 septembre prochain. Et certains de ses courts métrages seront alors aussi visibles...

Depuis une quinzaine d’années, les films de Frank Beauvais accompagnent notre revue, entre essais intimes, fictions épurées et expérimentations. C’est donc une joie de découvrir un premier long métrage faisant la somme des motifs formels ou thématiques abordés par le cinéaste d’un court à l’autre.

Ainsi, à l’intersection de ses essais sentimentaux (*Compilation, 12 instants d’amour non partagé, Vosges, Je flotterai sans envie*) et de ses films de montage expérimentaux – *Le soleil et la mort voyagent ensemble, Un 45 tours de Cheveu (Ceci n’est pas un disque)* (photo ci-dessous à gauche), *Ne croyez surtout pas que je hurle* s’enracine d’abord dans un ébranlement intime (une rupture, la solitude et l’isolement en découlant), auquel un surplus visuel, une compulsion de spectateur/cinéphile tentent de fournir un antidote.

Formellement, en empilant les images prélevées à d’autres films en un gigantesque geste de remploi, le film se rapproche du clip que Frank Beauvais réalisa pour le groupe Cheveu et plus encore du court métrage *Le soleil et la mort voyagent ensemble* (photo ci-dessous à droite). De ce court au long, c’est aussi un passage de l’appropriation de textes d’autrui à une écriture propre, intime (au plus près des sentiments, de l’os) qui se fait.



Dans *Le soleil et la mort voyagent ensemble*, Frank Beauvais et son monteur Thomas Marchand s'appuyaient sur un texte de Gerard Malanga et surtout sur un morceau où Serge Teyssot-Gay mettait en musique et en voix un récit de captivité de Georges Hyvernaud. Le passage de la littérature au rock se doublait alors d'une autre transposition, d'une autre strate, avec l'agencement de fragments visuels ordonnés par le cinéaste. Si *Ne croyez surtout pas que je hurle* se rapproche de la première partie du *Soleil et la mort voyagent ensemble*, c'est aussi parce qu'il est, en creux, le récit d'une claustration. Mais, étape supplémentaire dans le parcours du cinéaste, ce récit est, écrivions-nous, le sien. Et c'est essentiel. Le texte, magnifique (qui est parallèlement publié, signalons-le, par Capricci), n'est plus filtré par les mots et les guitares de tiers. C'est en cela que ce long métrage passionnant raccorde aussi, fondamentalement, au dévoilement intime qui était à l'œuvre dans les premiers moyens métrages de Frank Beauvais, et particulièrement dans le dispositif de *Compilation, 12 instants d'amour non partagé*, où l'intime était alors passé au tamis non de films, mais de morceaux de pop adorés.

D'aucuns pourront y voir du ressassement, voire l'épuisement d'une formule. On y apprécie, de notre côté, avant tout une trajectoire d'une cohérence exemplaire, où les chaleureuses haltes côté fiction (*La guitare de diamants*, *Un éléphant me regarde*) peuvent apparaître rétrospectivement comme des stases apaisées, consolatrices et elles aussi essentielles.

Stéphane Kahn

FROGGY'S DELIGHT 2019

Sans vouloir effrayer le potentiel spectateur de "Ne croyez surtout pas que je hurle" de Frank Beauvais, ce film hors norme, qui tient de l'essai et de l'auto-fiction, est une des propositions les plus radicales qui lui sera donnée de pouvoir voir de toute sa vie.

On est ici du côté "obscur" du 7ème art, ce monde insensé et souvent peu recensé où l'on trouve Man Ray, Isidore Isou, Guy Debord, Marcel Märien, voir Dziga Vertov et Jean Cocteau et bon nombre d'extrémistes expérimentateurs étasuniens.

Ayant réalisé quelques courts, cinéophile effréné, archiviste de lui-même et perdu dans sa vie de garçon mal-aimé, Frank Beauvais s'est décidé à 45 ans à frapper un grand coup... ou à disparaître dans le rien.

En regardant la minute trente de la bande-annonce de son film, on comprend instantanément qu'il a bien fait de choisir de frapper ce grand coup à l'occasion fortuite d'un déménagement, entre peines de cœur et mort de son père.

Et son idée, d'autres l'ont eu avant lui, l'ont envisagé tel un Jorge Luis Borges, aveugle amateur de films impossibles : faire un film composé uniquement des images des autres.

Frank Beauvais s'est alors astreint à visionner quatre à cinq films par jour, à en extraire quelque chose qui ferait sens avec sa vie et ses pensées, quelque chose qu'il pourrait utiliser pour créer de l'émotion cinématographique, quelque chose qui se fracasserait à ses mots off.

Pour cela, il lui fallait être aussi écrivain. Le texte de "Ne croyez surtout pas que je hurle" que son distributeur, Capricci, publie pour la sortie du film le prouve constamment : Frank Beauvais, comme Jean Eustache et quelques autres, est un vrai écrivain de la pellicule.

Ce texte qu'il lit aura, on le pressent et on l'affirme, le même destin que celui de "La Maman et la Putain" d'Eustache : il fera l'objet d'adaptations scéniques, de monologues habités. Car ce texte est d'une puissance au moins égale aux images choisies par Beauvais. Sans souci du pléonasme et de la redite, il offre une prose d'une force incomparable, qui fait mouche à chaque phrase.

La réunion surréaliste texte-image donne à voir comme un vrai film ce qui chez d'autres ne serait qu'une proposition expérimentale, à la provocation bancaire et maladroite.

Dans "Ne croyez surtout pas que je hurle" de Frank Beauvais, tout paraît maîtrisé, tout en étant fragile et sensible.

Ce monologue décrivant, un homme-enfant, c'est-à-dire un collectionneur, dans sa phase délicate, celle où il comprend que pour vivre il doit liquider tout ce qu'il a amassé, est d'une stupéfiante vérité.

Quand, comme lui, on doit se séparer de tous ces trésors qui justifiaient une vie incertaine, on est devant le précipice de l'après. Frank Beauvais choisit de tout transformer en film pour que ce dénuement devienne un dénouement (heureux).

Œuvre incomparable et inestimable, "Ne croyez surtout pas que je hurle" de Frank Beauvais est sans doute l'un des premiers films qui marquera vraiment son siècle. Si l'on était plus fou ou plus radical, on oserait écrire que c'est pour l'instant le seul.

Philippe Person

TRAVELLINGUE
23 SEPTEMBRE 2019

Décrire une profonde dépression – suite à la rupture avec son précédent compagnon et à une vie solitaire dans un bled perdu en Alsace – à travers un found footage (la réalisation d'un film à partir d'extraits d'autres métrages) : c'est le pari de Frank Beauvais qui avait déjà officié de la sorte dans son court métrage *A genoux* mêlant images d'un film érotique et séquences psychédéliques et expérimentales. Consommateur obstiné de tous les films, Frank Beauvais se raconte, dévoile ses blessures intimes à travers ces bandes montées cut et se jouant de tous les genres. Composé exclusivement de films regardés par le cinéaste entre avril et octobre 2016, son long métrage compte pas moins de 400 extraits, rythmé par le montage ingénieux de Thomas Marchand.

Cinéphile averti – Frank Beauvais contribue à la programmation pointue de différents festivals – le réalisateur célèbre aussi bien l'ivresse de sa profonde solitude que la mélancolie d'une dépression amoureuse sous la forme d'un film-thérapie. Il évoque ainsi une « machiavélique construction de mon esprit maladif pour justifier (sa) cinéfolie ».

La vraie qualité littéraire du commentaire-confession en voix-off apporte une indéniable poésie à cette dérive visuelle autour d'une profonde crise existentielle.

CINÉPHILE D'ARIANE

Premier long métrage réalisé par Frank Beauvais, *Ne croyez surtout pas que je hurle* fait partie des très bons documentaires français à avoir été dévoilés au Forum de la Berlinale en début d'année, aux côtés de *Nos défaites* (dont nous vous reparlerons bientôt) et *Delphine et Carole insoumuses*. Les trois exercices ont beau être différents, ils ont pour thème commun l'image d'archive publique et la résonance de cette dernière dans l'espace intime. L'écho d'images venues d'ailleurs, l'écho en soi de la voix des autres – voilà qui est au cœur du film de Beauvais.

A l'origine du film, il y a une rupture amoureuse soudaine, qui a laissé Beauvais isolé malgré lui dans un village très reculé de l'est, sans voiture ni amis, avec pour seuls compagnons les films qu'il téléchargeait et regardait en boucle. De la vie quotidienne de Frank, nous ne verrons aucune image. Chaque plan de *Ne croyez pas...* provient en effet de l'un des 400 films qu'il a visionnés en 6 mois. Le résultat est un mash-up géant, un kaléidoscope maousse qui pourrait être ludique si les images n'épousaient pas la mélancolie tenace du cinéaste : ciels gris, intérieurs claustrophobes, symboles de pouvoir oppressants.

Ce que ces images charrient avec elle, c'est aussi et surtout un aliénant sentiment d'anonymat. Certaines d'entre elles ont beau provenir de film connus, il est très difficile de reconnaître leur origine exacte. Les plans sont tous brefs, anonymes, centrés sur des détails aux apparences quelconque (meubles, fleurs, bâtiments), et pourraient tout aussi bien sortir du home movie que Beauvais aurait réalisé dans son village d'exilé. Aucun visage et aucun dialogue ne vient apporter une éclaircie à cette vertigineuse expérience d'isolement.

Les films d'origine sont découpés, les corps sont également découpés (on ne voit jamais qu'un bout à la fois : une main, une épaule), et les récits le sont tout autant – hachés, si ce n'est jusqu'à l'abstraction, au moins jusqu'à un dénuement brutal. Si ces images viennent d'un peu partout, le film a pourtant bien un narrateur. A l'étourdissement de ces plans muets, le cinéaste vient rajouter en voix off l'inverse d'une illustration : un récit parallèle, un journal intime à la première personne. Cette voix ressemble à un courant de conscience aux méandres traduisant le chaos de cette vie recluse, mais elle a aussi pour fonction de récapituler, de retrouver la chronologie des faits, de nous éloigner des films pour s'ancrer à nouveau dans le réel. Comme un fil d'Ariane pour sortir de la brume.

Gregory Coutaut

**CHACUN CHERCHE SON FILM
SEPTEMBRE 2019**

Il est tendance pour un habitant des villes, surtout les grandes, de se rêver un retour (ou un aller) vers ce qu'il appelle « la campagne » comme la promesse d'un quotidien apaisé.

Frank Beauvais, réalisateur, acteur, expert musical avait tout de l'intellectuel saturé de la grande ville lorsqu'il décide de s'installer en Alsace profonde, près du village où il a grandi. Mais après s'être séparé de son compagnon avec qui il partageait cette nouvelle vie rurale, Frank Beauvais se retrouve seul, dépressif, anxieux, et dans l'impossibilité financière d'envisager un retour à Paris, la ville qui l'aime et qui le comprend.

Durant ces heures sombres, le cinéaste est incapable de penser, de créer, alors il se nourrit des films des autres. Il regarde Jusqu'à cinq films par jour ou par nuit, il ingurgite tous les cinémas, les classiques, les inconnus, et sa cinéphilie devient folie. Reclus, diminué, il assiste également impuissant aux événements de l'année 2016 : l'omniprésence des militaires en ville, Nuit Debout, Nice, l'Irak, la Syrie, la mort de Michael Cimino. De ce drôle de temps, Frank Beauvais a tiré un texte, puis un long métrage.

Ne croyez surtout pas que je hurle est un essai cinématographique, uniquement composé de bribes de films, de quelques secondes pas plus, empruntées aux œuvres qu'il a frénétiquement regardées durant son exil. Montées bout à bout, ces micro-séquences accompagnent le récit lu en voix off par son auteur. Empruntées au passé, les images servent désormais au présent pour dresser un portrait terrifiant de la torpeur ambiante, d'une France repliée sur elle-même, dont le mutisme ne se rompt que lorsqu'elle se rend aux urnes. Frank Beauvais utilise sa voix, celle de cinéaste, de dépressif, de célibataire, de fils, avec un ton monocorde qui réussit à contenir l'émotion. Mais les images et les mots sont là, se répondent, s'illustrent, s'évoquent, et ce qu'il considère comme un cri étouffé devient un état des lieux hurlant, sidérant.

S.D.

A la suite d'une rupture amoureuse qui l'a mis face à des difficultés financières insurmontables et pour plus de commodités, Franck Beauvais quitte Paris et ses activités cinématographiques déjà engagées avec la réalisation à son actif de plusieurs courts-métrages.

Il emménage dans un petit village d'Alsace isolé où, privé de moyens de locomotion, il connaît la plus profonde solitude, passant le plus clair de ses journées et de ses nuits à visionner des films qu'il puise dans l'importante collection accumulée au fil des années.

Il survit en vendant en ligne des pièces de collection, objets vestiges d'une période faste.

Cinéma : ne croyez surtout pas que je hurle

Pour illustrer cette expérience de dénuement et de solitude, de cheminement entre misanthropie dépressive et extra lucidité, le cinéaste hyper-cinéphile distille en voix off le rendu au jour le jour de ce à quoi se résume son séjour alsacien. Un texte qui est et qui cependant échappe à la tonalité du journal intime classique.

Un montage très « serré » fait défiler une infinité de plans extraits des films, un jaillissement d'images à ce point furtives qu'elles ne livrent jamais le secret de leur provenance et finissent par former un objet cinématographique inclassable à la fois dense et d'une légèreté poétique intense.

Le texte superbe, vibrant de sincérité qui échappe à la pente de lyrisme, jamais pontifiant, fait autant écho à nos émotions les plus familières qu'à l'inquiétude qui nous taraude à propos de l'état du monde et d'un avenir incertain.

Il alterne confidences mezza-voce et fulgurances poétiques pour parler d'aujourd'hui et des raisons pour lesquelles tout individu lucide se voit interdit de son droit à la sérénité.

On peut dire de « Ne croyez surtout pas que je hurle » qui est un long cri silencieux, que par sa conception même, sa construction innovante, par sa démarche narrative inédite, à sa façon, il réinvente le cinéma.

« Un état des lieux, un état du monde, un état intérieur, celui d'un cinéphile qui trouve refuge dans la boulimie de films, des musiques stupéfiante s pour ne pas sombrer, pour ne pas couler à pic dans la trivialité du réel » . écrit le cinéaste Bertrand Mandico à propos du film.

Un film comme il en faudrait quelques uns dans l'année, pour nous rendre confiant sur l'avenir d'un cinéma novateur qui maintient contre vents et marées, un vrai souffle créatif.

Francis Dubois

CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)
LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28) + ARTS(/ARTS,99964)
+ IMAGES(/IMAGES,100296) + LIFESTYLE(/VOUS,15)
+ MODE(/MODE,99924)
+ BEAUTÉ([HTTPS://WWW.LIBERATION.FR/BEAUTE,100215](https://www.liberation.fr/beaute,100215))
+ FOOD(/FOOD,100293)

CRITIQUE

RAGES DE VIVRE AU FORUM

Par [Marcos Uzal](https://www.liberation.fr/auteur/17349-marcos-uzal) Envoyé spécial à
 Berlin(<https://www.liberation.fr/auteur/17349-marcos-uzal>)
 — 12 février 2019 à 18:36

Du portrait sans pudeur d'un homo brésilien malade au montage d'images de films autour d'une dépression, la section parallèle relève le niveau de cette pâle édition.

Comme d'habitude, c'est dans les sections parallèles que l'on trouve à Berlin de quoi s'enthousiasmer un peu. Au Forum, deux autoportraits acerbes, inventifs et sans concession nous ont semblé être les parfaits antidotes à l'impersonnalité molle de la plupart des films présentés en sélection officielle(https://next.liberation.fr/cinema/2019/02/12/berlinale-plan-plan-sequence_1708961). Dans *A rosa azul de Novalis*, les

Brésiliens Gustavo Vinagre et Rodrigo Carneiro filment un ami racontant sa vie face caméra, à la manière du *Portrait of Jason* de Shirley Clarke. Marcelo Diorio est gay, il a le sida et une vie sexuelle très riche.

Il en parle crûment, sans pudeur, mais avec une évidence, une intelligence et un humour qui élèvent tout vers la grâce - même l'inceste avec son frère, même son anus, sur un gros plan duquel s'ouvre le film et dans lequel il se ferme dans un fondu au noir d'une forme totalement inédite dans l'histoire du cinéma !

Franchise.

Par sa façon mystique et poétique de considérer sa sexualité et son corps sans le moindre tabou, Marcelo est, à sa mesure, l'héritier de Bataille, Genet, Pasolini. Les deux cinéastes ne se contentent pas d'enregistrer sa parole et ses poses, ils le mettent en scène en s'autorisant parfois de petites reconstitutions où les souvenirs se matérialisent comme des rêves ou des fantômes dans son appartement. Le film pourrait être pathétique, sordide, gratuitement choquant, mais il échappe souverainement à ces écueils par la franchise avec laquelle tout est dit et filmé. Et grâce à ce rire, devant et derrière la caméra (il peut prendre la forme d'un zoom) qui désamorce régulièrement tout esprit de sérieux, y compris celui de la pose arty.

Frank Beauvais se raconte aussi franchement que Marcelo, mais d'une façon opposée : en ne se montrant jamais, juste à travers les images des autres. *Ne croyez surtout pas que je hurle* est en effet uniquement constitué de milliers de plans glanés dans les 400 films vus par le cinéaste durant les mois de dépression qu'il évoque ici. Le texte, dit en voix off, est suffisamment admirable pour que la noirceur et le pessimisme qui s'en dégagent s'accompagnent aussi d'une force vitale qui devient parfois (sans que la voix ne s'élève) un bouleversant cri de rage intime mais aussi politique.

Energie.

Les extraits n'ont pas valeur de citations cinéphiliques, on en reconnaît que très rarement la source (beaucoup sont tirés de films soviétiques ou est-allemands méconnus), ce sont souvent des gros plans, des gestes et des mouvements plus ou moins abstraits. Ils n'illustrent pas le texte mais dialoguent avec lui, l'accompagnent, le renforcent, ironisent, l'ouvrent bien au-delà de l'enfermement qu'il évoque, dans les infinies combinaisons de l'imaginaire cinématographique. Au fond, ce montage sidérant dit la plus belle chose qui soit sur cette maladie mentale qu'est la cinéphilie : fuir dans les films c'est aussi se réconcilier avec le monde, y puiser l'énergie du désir et de la rage, tout en désespérant parfois que la réalité n'en soit pas toujours à la hauteur. A la fois journal intime, essai sur le cinéma et tract politique, *Ne croyez surtout pas que je hurle* est un grand film.

Marcos Uzal Envoyé spécial à Berlin(<https://www.liberation.fr/auteur/17349-marcos-uzal>)



Ne croyez
surtout pas
que je hurle
de Frank
Beauvais

Berlin : les hauts du hurlement

Sélection paritaire, jeunesse en détresse en ligne de force, et chef-d'œuvre expérimental sur la dépression de Frank Beauvais (*Ne croyez surtout pas que je hurle*) : retour sur la dernière édition de la Berlinale.

LA 69^e ÉDITION DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BERLIN MARQUE LA FIN D'UN CYCLE. Après dix-huit ans à la tête de la Berlinale, Dieter Kosslick passera l'an prochain la main au duo que forment Carlo Chatrion (ancien directeur artistique du Locarno Festival) et Mariette Rissenbeek (ancienne directrice de German Films). Mais la volonté de parité homme-femme de sa direction se ressentait dès cette année avec, en compétition, la présence record de films réalisés par des femmes (41 % contre 14 % au Festival de Cannes et seulement 5 % à la dernière Mostra). Pour autant, l'ensemble de cette sélection quasi paritaire a, comme depuis plusieurs années, plutôt déçu. Le cœur de la Berlinale bat plus que jamais du côté de ses sélections parallèles, le Forum et le Panorama. C'est d'ailleurs cette faculté d'avoir fait de la Berlinale la terre d'accueil d'un cinéma bis, expérimental, ouvert aux minorités, exigeant

et engagé que l'on conservera des années Kosslick.

Le film que l'on retiendra de cette édition a justement été vu au Forum. Il s'agit de *Ne croyez surtout pas que je hurle* de Frank Beauvais. Œuvre expérimentale, le film est constitué d'une partie visuelle faite de milliers de plans tirés des quelque quatre cents films dans lesquels le réalisateur a noyé sa dépression qu'il décrit en voix off sous forme de journal intime. Cette voix hors champ est d'une force poétique crépusculaire inouïe. Frank Beauvais y évoque son isolement en pleine campagne alsacienne, sa rupture amoureuse, la déprime et le désarroi qu'elle engendre, et qui résonnent avec l'enchaînement sordide des attentats dans le monde. A bien des égards, ce film est une déclinaison cinématographique du livre *Le Lambeau* de Philippe Lançon. Même manière de transcender une extrême solitude à travers l'art, même capacité à mêler destin intime

et destin collectif, même lyrisme puisé dans les rituels du quotidien. Et ne croyez surtout pas que cette œuvre n'est qu'une suite de citations cinéphiliques. On ne reconnaît presque rien. La valeur de plan privilégiée par le réalisateur est le gros plan, comme pour mieux réveiller l'imaginaire du spectateur. A nous de relier ces séquences entre elles, de recréer l'espace mental et spatial de la crise existentielle que leur auteur traverse. Réflexion alerte sur notre société, sur la nécessité du cinéma et les douleurs de la vie, *Ne croyez surtout pas que je hurle* est le chef-d'œuvre du festival.

Plus généralement, la ligne de force sur laquelle se positionnent plusieurs films vus cette année est celle d'une jeunesse en détresse. La Berlinale 2019 renvoie le reflet d'un monde où être jeune n'a jamais été aussi dur, d'un monde qui a donc perdu toute innocence. Chez les français François Ozon (*Grâce à Dieu*) et André Téchiné (*L'Adieu à la nuit*), cette perte d'innocence est due aux dérives religieuses (pédophilie de prêtres protégés par l'Eglise catholique ou islamisme radical). Dans *La Paranza dei bambini*, le film de Claudio Giovannesi adapté du roman de Saviano, c'est la mafia qui ôte l'innocence, et bien souvent la vie, des jeunes des quartiers de Naples.

Pour retrouver une forme de candeur juvénile, *Mid90s* de Jonah Hill se replonge dans le siècle précédent, tandis que *Jessica Forever* de Jonathan Vinel et Caroline Poggi et *Light of My Life* de Casey Affleck donnent à voir un futur où la survie de la jeunesse passe par la recreation d'un monde en dehors du monde. Seul film à appeler à une véritable révolte, *Nos défaites* de Jean-Gabriel Périot – dans lequel des lycéens s'emparent d'extraits de films politiques des années 1960-1970 –, qui sonne comme le cri de rage d'une jeunesse pas si dépolitisée que cela. **Bruno Deruisseau**

féministes de Delphine Seyrig ne fait que résonner en permanence avec aujourd'hui. On reste un peu soufflé de voir que ceux qui sont en avance partent toujours plus tôt. Delphine Seyrig est décédée en 1990 à 58 ans.

Mid90s, objet le plus cool de l'année

Delphine Seyrig n'aura pas connu le cœur des nineties qui est le sujet, le décor, l'excuse ou la raison d'être du premier film de Jonah Hill comme réalisateur. *Mid90s* (à Panorama) est une vraie réussite qui ressemble à son auteur, une synthèse extrêmement charmante d'intelligence et de légèreté. Un récit d'adolescence sur fond de Californie et de skate-board où Stevie, le jeune héros de 13 ans, fait la transition initiatique de la cellule familiale de l'enfance à la vie en société, à savoir celle d'un groupe de potes skateurs glandeurs. Stevie va apprendre les rites et les codes du cool. Ce que fait exactement le film de façon performative. Si *Mid90s* est probablement l'objet le plus cool de l'année c'est justement parce qu'il n'essaie pas crânement d'être cool mais montre au contraire avec fragilité la comédie sociale et la vanité que ça implique pour y arriver.

Autre film sur des teenagers qui porte en lui la grâce de l'adolescence, *Nos défaites* de Jean-Gabriel Périot (Forum) lorgne, lui, du côté des années 60. Dans ce documentaire réalisé avec des étudiants de lycée de banlieue parisienne en option cinéma audiovisuel, Périot leur fait rejouer des classiques du cinéma militant (*La Chinoise*, *La Salamandre*, *La Reprise du travail aux usines Wonder...*) et les interroge sur leur rapport au politique. On les trouve au début presque un peu timorés, un peu défaitistes, et puis l'actualité leur fait occuper leur lycée, ils apprennent le sens de la lutte, s'indignent devant les violences policières et leur rapport au politique, qui comme leurs corps, est en pleine chrysalide à quelque chose d'extrêmement touchant à observer.

Névrose cinéphile

Mais lors de ces premiers jours de festival, la plus belle nouvelle nous est arrivée d'un village paumé d'Alsace où dans la solitude d'une maison défilaient les images du monde. Pendant trois ans, Franck Beauvais, après une rupture amoureuse, s'est terré dans sa maison, regardant plusieurs films par jour, et a fait de cette névrose cinéphile un film. Ne croyez surtout pas que je hurle (Forum) est le montage d'extraits des centaines de films qu'il a regardé lors de ce long enfermement, assemblés comme une partition avec un texte introspectif qu'il récite en voix off.

Beauvais réussit à faire de cette addiction quasi morbide, ce refus de vivre où il a comblé le vide par un trop-plein de cinéma, une œuvre sur la puissance des images. Ou comment faire de son autisme, qui devrait l'empêcher de faire un film, son sujet propre. Le film se termine sur le sublime *I See A Darkness* de Bonnie Prince Billy et il ne pouvait trouver meilleur compagnonnage que cette chanson, chef d'œuvre de tristesse et d'inquiétude.

Des films parlés

Frank Beauvais présentait également à Berlin son premier long métrage après s'être illustré dans des formats courts. Dans *Ne croyez surtout pas que je hurle* (section Forum), le cinéaste relate au présent et à la première personne un période récente de sa vie, passée dans un village isolé d'Alsace entre le moment de sa rupture avec l'homme avec qui il vivait et son déménagement à Paris. Des mois de solitude durant lesquels les principaux compagnons de Frank Beauvais auront été des films, regardés compulsivement plusieurs fois par jour. Les images de *Ne croyez surtout pas que je hurle* sont tirées de plus de quatre cents œuvres vues durant cette période. Des extraits dont il est souvent difficile d'identifier la source, non seulement car beaucoup sont très brefs et tirés de films obscurs, mais aussi parce que le réalisateur en retient moins volontiers des visages que des mains, silhouettes et objets. Sa voix, qui débite son texte sans s'attarder sur un ton monocorde, produit un effet hypnotique. Elle nous fait entrer avec lui dans ce tunnel d'images agissant comme « des miroirs et non des fenêtres », qui ont un temps regardé le narrateur et qu'il regarde aujourd'hui de nouveau pour en faire un autre film. *Ne croyez surtout pas que je hurle* se présente donc simultanément comme le récit d'une détresse et d'une libération. Les images semblent devenir enfin des interlocutrices en répondant à la parole qui flotte au-dessus d'elles. Car leur flux circule à un rythme irrégulier et se montre de nature changeante : tantôt les extraits illustrent de façon plus ou moins littérale les mots prononcés, tantôt ils en proposent un commentaire espiègle. À d'autres moments, le rapport image-texte se fait plus énigmatique, produisant des impressions qui résistent à la catégorisation et participent d'une poétique. En préservant le mystère infini des images, le film célèbre ce puits sans fond qu'est l'histoire du cinéma, qui permet de continuer à regarder la vie de biais lorsque nous n'avons plus la force de l'affronter de face.

BERLIN 2019 : AVEC SON PREMIER LONG, FRANK BEAUVAIS SE LIVRE À UNE CONFESSION TRÈS INTIME, UN JOURNAL ILLUSTRÉ PAR UNE INCROYABLE PROFUSION D'IMAGES EMPRUNTÉES À UNE MYRIADE DE FILMS

"J'ai découvert une forme d'ivresse de la solitude qui, peu à peu, s'est transformée en vertige" En retraçant à la manière d'une thérapie sauvage et sous la forme d'un journal cathartique une année charnière de sa vie, le cinéaste français Frank Beauvais s'est littéralement livré corps et âme dans son premier long métrage, *Ne croyez surtout pas que je hurle* [+], découvert dans la section Forum du 69e Festival de Berlin. Et pour illustrer cette expérience de dénuement à mi-chemin entre misanthropie dépressive et extra lucidité, le cinéaste, qu'on pourrait qualifier d'hyper-cinéphile (il œuvre notamment pour la programmation de sections très pointues de divers festivals) a décidé d'utiliser une infinité de plans (souvent de quelques secondes à peine) extraits de la multitude de films qu'il visionne, des images le plus souvent de détails dont il est quasiment impossible d'identifier la provenance jusqu'à l'impressionnant générique final qui liste ces emprunts. Un "pillage" et un montage virtuose qui offrent du sens à chaque instant d'un récit non moins talentueux en voix-off dont les qualités littéraires se fondent avec un sens aigu de la description de sa réalité par un homme aux abois se demandant si tout ce projet autour de sa "fatale attraction pour les films érigés comme un rempart esthétique contre la laideur du monde" ne dissimule pas "une machiavélique construction de mon esprit maladif pour justifier ma cinéfolie".

(L'article continue plus bas - Inf. publicitaire)

Coincé seul dans un petit village alsacien, un "bel endroit isolé où les allées et venues de chacun sont observées derrière les rideaux voilés des fenêtres", depuis une rupture amoureuse six mois auparavant, Frank Beauvais raconte son quotidien de janvier à octobre 2016. Reclus (hormis des promenades salutaires en forêt), il survit en revendant sur Internet disques, DVD et livres. Chaque jour, chaque nuit surtout, il se réfugie dans trois, quatre ou cinq films : "je sombre littéralement dans les films des autres, perds toute envie d'écrire, de filmer, de faire autre chose. Le nid devient niche, le refuge, prison. Et ces films des autres, ne sont plus que des miroirs et non des fenêtres."

Un mélange confus de dégoût de lui-même et du monde, d'impuissance totale et d'angoisse violente, emplit la routine de son quotidien nourrie lointainement par les échos de l'État d'urgence et des dérives sécuritaires, par les souvenirs d'un père détesté qui est venu mourir chez lui, par les éclaircies offertes par des visages amis de passage, ou par de courtes incursions dans la capitale française et à Lisbonne. Mais une possibilité de retourner vivre à Paris à l'automne suivant transforme alors son horizon sans toutefois le libérer de la profondeur de son addiction malade à une "placentaire obscurité"...

Il y a un véritable génie à l'œuvre dans la manière dont le réalisateur (épaulé par Thomas Marchand au montage) a façonné un film qui offre au mot "personnel" tout son sens. Fascinant, *Ne croyez surtout pas que je hurle* n'en est pas moins l'expression d'une âme souffrante et autocentrée, dont la perception des autres frôle parfois le mépris de l'intelligence pour les masses banales et manipulées. Mais comme c'est dans l'excès et la névrose que bouillonne le mieux le feu créatif du cinéaste, on passera sur ses accès "haineux" pour n'y voir que le reflet d'un artiste écorché vif dont l'exceptionnel talent protéiforme a du mal à trouver une dimension à sa (dé)mesure dans le monde où il tente de vivre, et en espérant que ce premier long l'aidera à mieux discerner le chemin de la lumière.

Fabien Lemerancier

« NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE » : UN POÈME INTROSPECTIF AUSSI INVENTIF QU'HYPNOTIQUE.

Présenté dans la sélection Forum de la dernière Berlinale, *Ne croyez surtout pas que je hurle* est un cri qui vient de l'intérieur. Iconoclaste, le film d'une heure et quart ne ressemble à aucun autre. C'est une autobiographie du réalisateur, Frank Beauvais. C'est aussi une observation politique, anthropologique, sociétale, aussi bien de la vie dans un village des Vosges que de celle plus lointaine de Paris et de la France. C'est une déclaration clamée par le cinéaste, entre pamphlet anarchiste et récit intimiste, comme un journal quotidien qu'on lirait à haute voix, en mélangeant ses angoisses personnelles aux colères plus universelles. On y parle aussi bien de la père du père que de la visite d'un célèbre cinéaste portugais, de la solitude extrême que des attaques terroristes, on s'interroge sur le sens de la vie comme sur cette vie qui n'a pas de sens.

Janvier 2016. L'histoire amoureuse qui m'avait amené dans le village d'Alsace où je vis est terminée depuis six mois. À 45 ans, je me retrouve désormais seul, sans voiture, sans emploi ni réelle perspective d'avenir, en plein cœur d'une nature luxuriante dont la proximité ne suffit pas à apaiser le désarroi profond dans lequel je suis plongé. La France, encore sous le choc des attentats de novembre, est en état d'urgence. Je me sens impuissant, j'étouffe d'une rage contenue. Perdu, je visionne quatre à cinq films par jour. Je décide de restituer ce marasme, non pas en prenant la caméra mais en utilisant des plans issus du flot de films que je regarde.

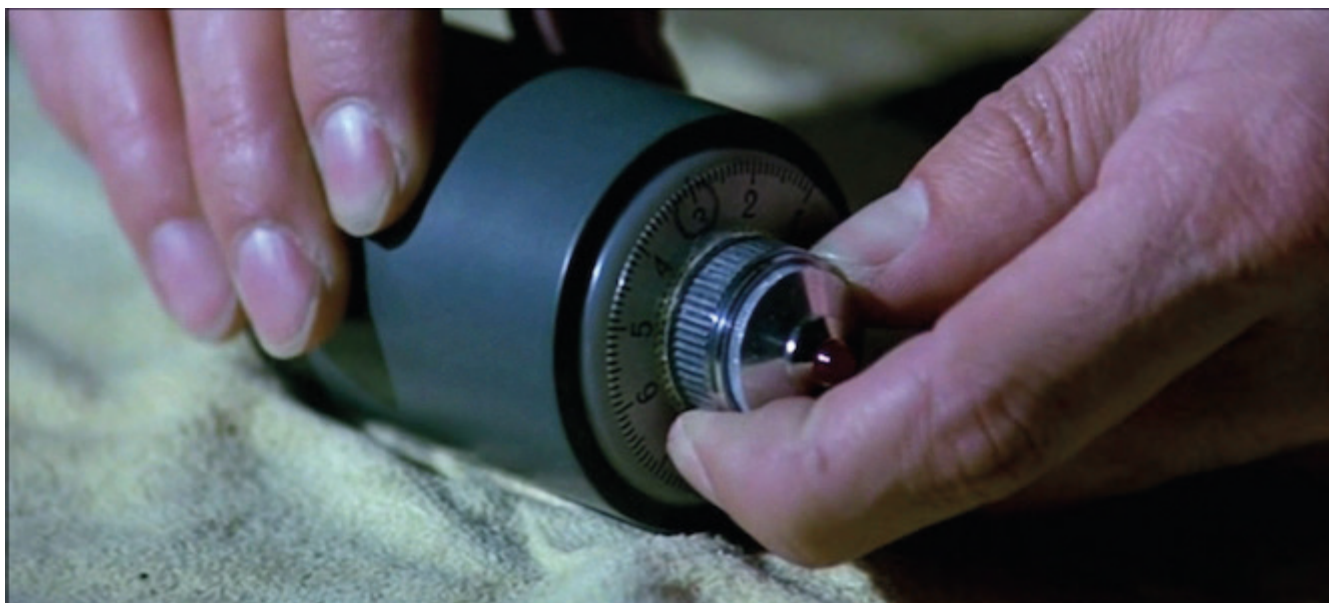
Produit par Les films de Bélier, les films Hatari et Studio Orlando, le film devrait sortir cet automne, distribué par Capricci. C'est à la fois un cri de douleur existentiel et une déclaration d'amour au cinéma. En mixant ces deux angles, Frank Beauvais propose une œuvre qui apparaît comme une nécessité. Le hurlement d'un homme piégé par son époque comme par son quotidien, par son avide besoin de cinéma comme par son obsession d'exprimer son désarroi. Malgré l'aspect crépusculaire - la tonalité vocale comme la signification des mots - et la déprime qui s'en dégage, *Ne croyez surtout pas que je hurle* révèle une force et une intensité où le destin d'un individu, misanthrope et lucide, perdu et reclus en Alsace, trouve sa place (et un écho très lointain) dans un collectif invisible et une société en plein chaos. Ne croyez pas que *je hurle* c'est un film autour du je. C'est je qui parle. C'est je qui voit. Sans aucune pudeur. Une mise à nu textuelle que cet écorché met à distance en se réfugiant derrière les images des autres. C'est pourtant bien grâce à sa forme narrative et visuelle que cet égocentrisme devient poétique, produisant une énergie créative rare et précieuse. C'est un documentaire et, pourtant, on y voit une fiction complètement libre, usant du cinéma tout en cassant les codes. Ce n'est pas une fiction puisque tout ce qui est raconté est réel, même si le verbe est littéraire et les envolées romanesques. Car, en plus, c'est superbement écrit: le texte mériterait d'être publié. Portrait d'un quadra à l'écart de ce monde qui tourne mal et d'une société qui sonne toutes ses alarmes pour nous prévenir des dangers. Enfin, ce n'est pas un film classique puisqu'il n'y a aucun acteur et aucune scène n'a été tournée.

Car l'audace est aussi formelle. Spectateur compulsif, Frank Beauvais a visionné des centaines de films pour combler son ennui, s'évader de l'horreur, remplir sa tête. Du nanar alternatif aux films rares de l'Europe communiste en passant par des classiques japonais. De cette passion absorbante, il a extrait un plan, une image, une séquence. Chaque extrait, parfois très furtif, qu'on ne cherchera pas forcément à reconnaître tant on se laisse bercer par la parole et hypnotiser par l'image, illustre ce qu'il dit. Cette richesse visuelle et cette inventivité qui relie tous les cinémas à son film introspectif est proprement fascinante.

À la confusion d'un être s'ajoute la confusion des films. Pourtant tout est linéaire, fluide, limpide. Lui qui sombre dans les films des autres, et perd l'envie d'écrire et de filmer, trouve ici le moyen de créer en se nourrissant d'autres créations. Une anthropophagie du cinéma, davantage qu'une anthologie tant les choix sont partiels.

Le film est par ailleurs très bien écrit. Non seulement sur la forme, puisqu'il trouve la bonne image qui correspond à ses mots, mais aussi sur le fond parce qu'il raconte une véritable histoire qui s'achève magnifiquement dans un plan aérien et zen. C'est l'histoire d'un névrosé qui cherche la lumière. Comme c'est le récit d'un cinéaste qui (dé)montre que tout a été filmé (ou presque), puisant dans la vaste histoire du cinéma archivée sur le net ou en dvd, pour livrer une œuvre composite.

On pourrait qualifier ce cinéma d'expérimental. Ce serait réducteur. La narration s'aventure en effet dans quelque chose d'innovant, mais elle reste tenue par un fil conducteur cohérent tant visuellement que dramatiquement. C'est un objet filmique non identifié, singulier. Une autre forme de cinéma qui se sert de la duplication des images fabriquées par d'autres, d'un assemblage hétéroclite de plans déracinés, pour exprimer, traduire un regard personnel et unique. Ne croyez pas que je hurle est un long spleen halluciné (et hallucinant) où rêves et cauchemar s'inspirent exclusivement du 7e art.



« MAINTENANT, J'AI UNE HACHE »

Comme n'importe quel cinéophile en peine, Frank Beauvais s'est enterré de terre d'images durant quelques mois. En 2016, suite à une rupture avec son copain, il regarde 400 films et en tire maintenant un seul de la consolante boulimie, un sublime film de montage, qu'il narre doucement, s'auscultant le cœur, réfléchissant ouvertement à son rapport au cinéma, au vertige de sombrer « dans les films des autres » alors que lui, réalisateur de nombreux courts métrages et consultant musical, ne parvient pas à trouver la force pour tourner de nouveau. Plutôt que de forcer la manivelle, Beauvais sculpte dans son malheur le monument de sa sortie de crise. Il dira plus tard qu'il n'aime pas les journaux intimes, l'écriture de la peine qui la fige, l'amplifie dans la relecture, la donne entière aux aléas passés, de la prise de hauteur et de perspective qui fait du texte une ancre dans le temps. Et si la voix off tient, elle, du style d'un cahier de méditations discrètes, c'est sa superposition aux images rapides, décontextualisées, qui empêche le verbe de se figer, d'être cette coagulation d'émotions qui brouille le souvenir.

Et comme Beauvais veut avancer, comme son film s'intitule *Ne croyez surtout pas que je hurle* et qu'il faudrait être bien bête pour y voir un énième film intimiste qui cherche candidement à transformer la tristesse en honneur, le cinéaste regarde le cinéma et puise dans celui-ci une impressionnante série d'images captives de sa mémoire, images fortes, perceptuellement pures de toute édification symbolique trop appuyée, fonctionnant plutôt sur la logique d'une succession de jets d'images comme d'autres jettent de la peinture. Pour faire la paix avec ses souvenirs, Beauvais utilise ceux du cinéma pour trouver de la poigne, danser un peu avec eux. Il remonte ainsi quelques années plus tôt, aux retrouvailles forcées avec son père qu'il avait ignoré, et qui vient habiter chez lui le temps de mourir en redécouvrant un vieux film de son enfance, *Le ciel est à vous* de Jean Grémillon. Le moment communal, qui transite à travers l'écran, anticipe dramatiquement la fin précipitée du père, sa présence fantomatique qui s'accroche dès lors au fauteuil en forme de cercueil dans lequel continuera de siéger le fils jusqu'au bout des visionnages dont on voit aujourd'hui la mise en film. Reporté ensuite au présent de la tristesse relationnelle, le spectateur comprendra mieux, et toujours un peu mieux — Beauvais démontre une habileté remarquable à maintenir intègre le fil narratif de sa confidence — comment le cinéma, quand on le dirige vers l'intérieur de la déprime, devient « un miroir et non une fenêtre », dont le pouvoir d'évocation, dont la capacité à

créer des «personnages de fiction qui retombent sur leurs pieds» pendant que «moi, personne ne me regarde», participe à inscrire le spectateur (Beauvais et nous et moi), comme le personnage conceptuel du film, le rhéteur d'images et d'émotions qui se laisse bercer par l'écran en espérant fort qu'une image parmi tant d'autres lui procurera une de ces consolations dont le réel n'a plus le secret. Car le réel que Beauvais décrit à travers les images, celui de son exil en Alsace catholique, entouré par l'«habitant», choqué par ses cultes enracinés, sa vanité touristique, ses penchants idéologiques et politiques, sa réception on ne peut plus lointaine des événements (les attaques terroristes du Bataclan, à Nice, en Syrie, en Irak, les «records» battus du nombre de réfugiés noyés) qui trouvent dans les médias une «fabrique des martyrs», sa recherche éperdue d'un miracle culturel qui prendra la forme d'un petit concert en plein air, tous ces escaliers descendent vers le creux d'une confrontation à la mortalité, à sa simplicité et à celle de ceux qui ne la considèrent pas assez. Là se recourent dans l'utopie cinématographique les élans introspectifs que le cinéaste parvient à construire. Film érotique par-ci, film soviétique par-là, le corpus des œuvres découpées est composé, de l'aveu même de la voix qui s'en sert, de films qui mettent en scène un rapport au monde, qui s'interrogent sur la place de ses protagonistes non seulement dans l'intrigue mais aussi dans la société (comme dans cette belle comparaison entre les personnages occidentaux et les personnages du Bloc de l'Est). De la chute amoureuse on passe à la difficulté de rejoindre ce monde qui semble tout devancer et, galopant, tout chambranler.

«Maintenant, j'ai une hache». Ce sont les paroles d'une chanson éponyme de Zippo restées dans la tête de Beauvais et qui donnent de l'impulsion salvatrice à la dernière partie du film, qui lui permettent de trancher, montrant bien comment les illusions personnelles que procurent les images sont des forces transformatrices, que la «pellicule analgésique» participe à la fois d'un miroir pour l'âme et d'un «droit au plaisir» qui fait basculer l'un dans l'autre, comme le plaisir de s'y enfouir malgré la tristesse inhérente au geste. De ce droit au plaisir jaillit aussi la force générale de Ne croyez surtout pas que je hurle, c'est-à-dire sa capacité à construire dans le temps des morceaux émotifs qui tiennent par eux-mêmes, dans leur histoire comme dans leur résolution, fragments qui, à l'instar des doutes de Beauvais face à l'écriture, refusent l'immobilisme mortifère du du texte en préférant la préservation visuelle et sensible de la richesse d'une image de ce qui a été. Le regard reste, les mots doivent partir.

PAR MATHIEU LI-GOYETTE

La Berlinale, le festival du film de Berlin, premier des festivals majeurs de l'année, donne traditionnellement le ton en matière de cinéma LGBT+ notamment parce que c'est le premier qui a créé des prix dédiés à ces thématiques, les Teddy Awards, un marché afférent et une section Panorama qui a l'œil acéré sur tous les films queer produits dans le monde. Dans une sélection moins riche que les années précédentes émergent pourtant un chef d'œuvre iconoclaste, quelques films dignes d'intérêt, un acteur impressionnant et un immense ratage. Impressions berlinoises avec un constat qui s'impose : la vivacité persistante depuis l'année dernière du cinéma sud-américain sur les sujets LGBT+. Notre top 9 des films, le ratage total, et l'acteur à suivre, c'est maintenant.

Notre top 9

1) *Ne croyez surtout pas que je hurle*, de Franck Beauvais (France)

C'est notre coup de cœur du festival, toutes sections confondues ! *Ne croyez surtout pas que je hurle*, premier long métrage du réalisateur français Frank Beauvais est un journal intime saisissant d'émotion et d'intelligence. Le réalisateur raconte en voix off un moment charnière de sa vie, d'avril à novembre 2016, avant une renaissance. Parti vivre en couple avec son copain dans son petit village d'Alsace d'origine, il se retrouve seul après la séparation, en proie aux doutes, à l'isolement, à la précarité et à la dépression. Sa drogue principale ? Les images, les films regardés en boucles, dans son canapé, et par centaines. Et ce sont eux, des extraits de ces films-là, près de 400, qui montés bout-à-bout composent *Ne croyez pas que je hurle*.

Les courts extraits, souvent des gros plans, de ces films qui lui ont redonné goût à la vie, illustrent, soulignent ou s'amusent du propos central, une parole libre, crue, honnête et politique, et crée pour le spectateur un espace mental qui permet de tout contextualiser, qui donne l'impression d'avoir vu le village, la maison, les personnes que le réalisateur décrit. On n'a toujours pas compris que le jury des Teddy Awards n'ait même pas mentionné ce qui était le film le plus intelligent, vibrant et touchant de sa sélection. Extrêmement personnel sur le fond et original sur la forme, *Ne croyez surtout pas que je hurle* a tout du futur film culte. Un chef d'œuvre on vous dit ! Si la sortie française est prévue pour novembre 2019, le film sera projeté en clôture du festival parisien Cinéma du Réel, le 25 mars au Centre Pompidou.



Just Don't Think I'll Scream. Courtesy of the filmmaker.

New York

Film Society of Lincoln Center's Art of the Real festival

April 18 – April 28, 2019

Frank Beauvais's *Just Don't Think I'll Scream* (*Ne croyez surtout que je hurle*), the opening night film of this year's edition of the Film Society of Lincoln Center's Art of the Real festival (April 18 – 28), presents cinephilia as a form of self-medication. During a six-month period from April to

October in 2016, he watched 400 films while living in a house in rural Alsace after his partner left him. All the images in *Just Don't Think I'll Scream* are drawn from that body of films. Inevitably, Beauvais's project brings to mind Jean-Luc Godard's *Histoire(s) du cinéma* (1988 – 98) and *The Image Book* (2018), as well as the ongoing proliferation of video essays that Godard's work helped popularize. But Beauvais has a *far more* literary sensibility than does Godard and he uses his found footage in a far more literal-minded way: *Just Don't Think I'll Scream* is more video memoir than expansive film essay.

It's easy to romanticize a certain kind of French cinephilia—seeing movies in 35mm at the Cinémathèque Française and then having long conversations about them in cafés afterward. *Just Don't Think I'll Scream* describes a form of cinephilia that's far more private and exclusively digital, and Beauvais is very conscious of his isolation and how unhealthy it was. His taste is omnivorous: He sums it up as silent cinema, pre-Code Hollywood, Soviet cinema, *gialli*, '70s European thrillers and far beyond. He lives in a small town that offers occasional opportunities to see theater and live music but doesn't even seem to have a movie theater showing Hollywood and mainstream French cinema. Instead, he sits at home gorging himself on his DVD collection and compulsively downloading. (At one point he claims to have downloaded 100 Soviet films in a single day.) Indeed, *Just Don't Think I'll Scream* acknowledges the economic realities that have made "classic" cinephilia far less tenable when Beauvais notes that he and his partner were gentrified out of Paris. He values his return trips there greatly, but concedes that he doesn't bother seeing films when he's actually in Paris.

It's seemingly impossible to follow both the voiceover narration and the ceaseless flow of images in *Just Don't Think I'll Scream* as Beauvais is trying to express something about modern life that goes far deeper than his experience of watching movies. Describing himself as "an impotent spectator of this flood," he's referring to the effect of being stuck at home behind a computer or TV monitor watching political events that horrify him, and the news cycle described in *Just Don't Think I'll Scream* replicates the film's editing. Anyone who has participated in social media, especially Twitter, will doubtlessly recognize the prevailing sensation of being lost in a sea of images and words without context.

Beauvais's words dominate the images he's chosen, partially because he frequently chooses film clips that illustrate his voiceover. For example, when he describes his modest business selling books, CDs, and DVDs from his vast collection, the film finds images that could've been made to order. (He also earned a living programming experimental cinema sidebars for film festivals.) While Beauvais selected the film clips, Thomas Marchand edited *Just Don't Think I'll Scream*, doing an expert job, most notably with a sequence late in the film in which Marchand uses the powers of montage to evoke an anxiety attack described by Beauvais in the voiceover.

The Image Book largely incorporates recognizable clips from films that Godard wrote about as a critic in the 1950s and has used as touchstones many times, like *Kiss Me Deadly* (1955) and *Johnny Guitar* (1954). *Just Don't Think I'll Scream* uses brief "samples," almost none of them recognizable. The film's sources are listed in the end credits, as are Godard's in the *The Image Book*. But the film's meaning does not emerge from the spectators' familiarity with the sampled clips: *Just Don't Think I'll Scream* is about Beauvais's life—and by extension, life in 2016—rather than an engagement with film history, amounting to a fairly unusual, autobiographical use of found footage.

Beauvais's father died of a heart attack while watching a Jean Grémillion film in 2013; this detail seems so central to the sensibility of *Just Don't Think I'll Scream* that it feels too good to be true. In any case, the period described in the film is haunted by grief and heartbreak. Beauvais spent most of his time in his home watching movies and listening to music, staying up until dawn, and only being able to fall asleep with the help of alcohol and marijuana. He experiences political events in a state of rage and misanthropy. Although he's a gay leftist, he sounds like a character from a Michel Houellebecq novel, and his rants spill over into a moment or two of real ugliness, as when he indulges casual transphobia. But when he runs down a long list of people looking for answers and concludes, "All losers!", his anger is clearly also directed at himself.

Beauvais's habit of seeing at least three movies a day, as well as his geographical isolation, contributed to his sense of watching helplessly as the world went to hell without being able to do anything about it beyond complaining. *Just Don't Think I'll Scream* uses repeated motifs of animal corpses and suicide attempts to express his despair in a metaphorical manner. He eventually finds a way out, and the film comes to represent a means to redeem the six months he spent in that house.

Beauvais speaks directly about his relationship to cinema as an addiction that numbed him enough to get through the day. By recycling the same images that dominated his life for his own purposes, *Just Don't Think I'll Scream* suggests a victory over that addiction. His voiceover narration is fairly optimistic, having found a freedom in the ability to revise and reshape film history. However, it's not exactly an example of Godard's suggestion that the best way to criticize a film is to make another one. Instead, Beauvais uses other artists' images to express an intensely personal voice. It suggests nothing less than that a *bildungsroman* truest to the experience of contemporary life *should* be made with editing software.

Contributor

Steve Erickson

Steve Erickson writes for Gay City News, the Nashville Scene, Studio Daily, Fandor, Kinoscope and other publications. His sixth short, CULTURE SHOCK, is now in post-production.

The religion of modern cinephilia was born in Paris, evangelized by men like Godard and Truffaut, who were able to transition from watching and arguing over two to three movies a day at the Cinémathèque Française into careers directing films of their own. Godard would later memorialize his cinephilia as a creative act through all-encompassing montage films like “Histoire(s) du cinéma” which used the films of his youth as a prism through which to view history and philosophy. But is this romanticized notion of cinephilia really the way most of us perceive the deluge of images and stories that modern life barrages us with? Director Frank Beauvais uses the same format of montage film in a strikingly different manner in “Just Don’t Think I’ll Scream (Ne croyez surtout pas que je hurle)” to give a modern corrective to the myth of Godardian cinephilia.

The first corrective is financial and geographic; Beauvais and his partner were gentrified out of Paris and moved to rural Alsace. When they broke up, Beauvais found himself isolated and depressed and turned to viewing up to five films a day, as both therapy and a means of interacting (or not) with the world. Yet, as he himself admits, ascribing highbrow motives to his behavior is a form of normalizing an addiction. The primary departure from Godard is the melancholy realization that cinephilia often ceases to be a form of engaging with the world and, instead, becomes a form of retreat.

The images of the film are drawn from short clips (each five seconds or less) of the over 400 films he watched in the six months after his breakup in 2016. Drawing from a dizzying array of genres, he shies away from obvious visual references, preferring those shots on the cusp between representative and abstract, returning again and again to effaced human forms – backs of heads, shadows and reflections, and a focus on the gestures of hands. His affinity for thrillers and giallo inserts menacing flashes of skulls and stabbings. The images are too fast to truly take in and catalog, rather they connect to the voiceover through a kind of dream logic of fleeting glimpses and subconscious links, more metaphorical than literal.

Meanwhile, a wide-ranging and lacerating narration gives an unvarnished view into Beauvais’ thoughts during his tumultuous year. He heaps scorn on the circumscribed nature of country life, even as he laments his exclusion from it. He discusses his routine, including the couch he sits on, his internet habits, and the alcohol and pot he uses to numb his emotions. He’s almost always alone watching, though a few times he tries to watch with others. Most tragically, he remembers being thrilled in 2013 that after a lifetime of trying, he found a film he can share with his cine-skeptic father, only to have his father die before the movie ended. Despite the overwhelming evidence of his cinephilia (Beauvais has previously been a film festival programmer), the narrative voice is very literary – unabashedly first person, often dripping in venom directed both inward and outward, and freed by his loose relation to the images to write more poetically than documentary usually allows.

It might sound alienating to some to spend a film trapped in the thoughts of a cranky, gay, theory-influenced Frenchman, but “Just Don’t Think I’ll Scream” is a gift to cinephiles, all at once embodying, criticizing, and transcending an unhealthy mode of passive interaction with life. “Just Don’t Think I’ll Scream” exhibits the best kind of aesthetic innovation, namely, innovation inextricably married to the story being told. [A]

**NE
CROYEZ
SURTOUT
PAS
QUE JE
HURLE**